

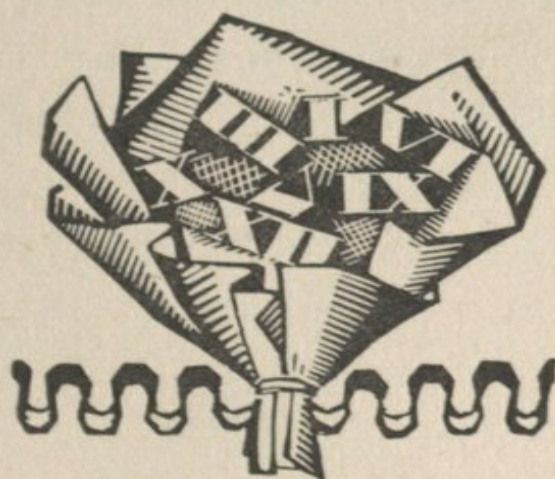
LES BELLES HEURES
RECUEILLIES PAR LES SOINS
D'ANNA MARSAN & D'A.A.M. STOLS

L'ÉTOILE DE POCHE

PAR
TRISTAN DERÈME

* * *

FRONTISPICE DE
SACHA KLERX



MAESTRICHT
CHEZ A.A.M. STOLS

1929

LES BELLES HEURES

V

L'ETOILE DE POCHE

La poésie est une étoile de poche.
THÉODORE DECALANDRE.



LES BELLES HEURES

RECUEILLIES PAR LES SOINS

D'ANNA MARSAN & D'A.A. M. STOLS

L'ÉTOILE DE POCHE

PAR

TRISTAN DERÈME

FRONTISPICE DE

SACHA KLERX

MAESTRICHT

CHEZ A.A. M. STOLS

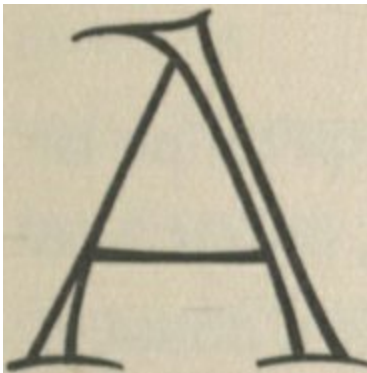
1929

Tous droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous les pays.
Copyright by Tristan Derème, 1929.

*A ma bien chère Maman, pour qu'elle lise ce livre
sous les troènes en fleurs de Saint-Pée et sous le beau
figuier des vacances béarnaises, de tout mon cœur.*

Tristan.

L'ÉTOILE DE POCHE



SSIS dans son grand fauteuil d'osier, sous les troènes, dont l'air ensoleillé faisait voler les fleurs couleur d'ivoire et de nacre, M. Théodore Decalandre rendit son salut au bouvier qui passait sur le chemin. C'était une belle après-midi de septembre et nous parlions des poètes et de la poésie.

– Je voudrais, dit soudain Mme Baramel, que l'on traitât de ces problèmes et de ces mystères un peu sérieusement. Vous ne cessez de mêler à votre discours des phrases qui ressemblent fort à des railleries. M. Decalandre frotta doucement sa longue barbe blanche.

– Il ne me déplairait pourtant pas, répondit-il, que l'on pût dissenter des objets les plus graves avec quelque enjouement. Nous en avons obtenu la permission de notre maître qui s'appelait Horace, non pas le vieil Horace ni le jeune Horace, mais, si vous le voulez bien, le bon Horace, qui est vieux comme la sagesse, mais qui est jeune comme la poésie, et après qui nous pouvons dire : Qu'est-ce qui peut bien nous empêcher de dire la vérité en riant ?

Mais on ne rit plus. Du moins, on dit qu'on ne rit plus ; et dès qu'on dit qu'on ne rit plus, on est bien près de ne plus rire. Il serait donc sage, sans

doute, si nous tenons à rire, de déclarer que nous rions ; et, peut-être, de la sorte, ririons-nous en effet. C'est une méthode où l'on se plaît en nos saisons et qui est, pour la peindre rapidement, lorsque l'on veut bénéficier du bonheur, de se persuader d'abord que l'on est heureux ; et cette manière de faire reflète assez bien, d'ailleurs, certaine pensée de Pascal. Et si nous avons Pascal avec nous, nous voilà fort près, je pense, d'avoir raison. Horace, encore, nous enseignait : „Voulez-vous que je pleure ? Pleurez d'abord !" Boileau traduisait cela beaucoup mieux :

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez,

disait-il. Mais selon les nouvelles méthodes, si nous voulons pleurer, commençons par verser des larmes. Au reste, si quelque personne aspire à pleurer et qu'elle n'y parvienne pas, n'est-ce point pour elle nouveau sujet à répandre des pleurs ? Ainsi, par ces voies étranges et qui sont fort à la mode, nous ne manquerons point d'instituer nous-mêmes nos propres sentiments ; et puisque nous sommes aujourd'hui non point au chapitre des sanglots, mais à celui de l'allégresse, quand Horace nous dit qu'on rit à ceux qui rient, il n'est plus pour nous-mêmes que d'être ceux qui rient, pour que nous riions. Rions donc. Mais l'on voit, à vouloir énoncer cette doctrine, qu'elle est toute pleine d'obscurité, et, d'ailleurs, comme je vous le disais tout à l'heure, on ne rit plus au siècle où nous sommes.

On ne rit plus ; ou plutôt, on ne rit que peu et rare ment. Nous avons trop de soucis ; et si nous éclatons de rire, en descendant de voiture, nous n'avons pas le temps d'achever, qu'on nous appelle au téléphone. Pour bien rire, il faut du loisir.

Mais, autrefois !... murmurons-nous avec mélancolie, car notre âme est tout habitée de mélancolie, – autrefois, le monde était gai ! On riait sur les trottoirs ; on riait dans les fiacres ; on riait en carrosse, on riait en litière ; on

riait sous toutes les lampes. Tout le quartier se mettait sur les portes pour rire.

„Les Français, à travers toutes les formes de gouvernement et de société qu’ils traversent, continuent, dit-on, d’être les mêmes, d’offrir les mêmes traits principaux de caractère. Il y a pourtant une chose qu’ils sont de moins en moins avec le temps : ils ne sont plus gais...” Qui parle ? C’est l’un de nous, je pense. Non point ! C’est Sainte-Beuve qui écrivait ainsi le 4 octobre 1852. On avait donc déjà cessé de rire en 1852 ? En octobre ? Au retour des vacances ?... Et, déjà, l’on devait soupirer comme nous soupirons, et dire : „Nous ne rions plus ; mais autrefois...” Le siècle était bon au temps de nos grands pères et gai sans doute aussi. Mais on l’a dit, et il y a fort longtemps,

Bons fut li siècles al tems ancienour...

C’était déjà nos fort lointains aïeux qui, de la sorte, évoquaient leurs ancêtres. N’a-t-on donc jamais ri ? Et, peut-être, le rire, le bon rire, le rire heureux, est-il demeuré derrière les grilles du Paradis perdu.

– Eh ! mon bon ami, parlez pour vous, s’il vous plaît, reprit Mme Baramel. Je disais seulement qu’il convenait de ne rire point à tout propos et hors de propos, comme un fol ; et vous voilà bien propre à faire le fol, avec cette barbe, où l’on pensait voir seulement le signe de la raison.

– N’attaquez point ma barbe, je vous prie. Elle est blanche, certes ; mais c’est à dire qu’elle est pareille à l’aubépine du printemps : elle est toute fleurie et je n’ai qu’un regret : c’est qu’elle ne soit pas assez grande pour que les petits oiseaux y puissent faire leur nid.

– Nous savions bien que vous ne parleriez jamais sérieusement... On ne rit plus, dites-vous. A vous entendre, on ne devrait pas avoir d’autre occupation que de rire. Mais comment voulez-vous que les personnes

raisonnables rient. C'est aux enfants qu'il faut laisser cette gaîté. Elle est de leur âge.

– Elle ne serait donc plus du nôtre ? Du mien, veux-je dire. Et faudra-t-il songer que le vieux père Temps fauche la joie des humains et ne laisse en leurs prés que la mauvaise herbe des mélancolies ? On pourrait rêver là-dessus. Pourquoi n'écrire point un traité ; on y verrait que les aiguilles des horloges tournent aujourd'hui plus rapidement qu'au temps de nos aïeux et plus vite, en tout cas, qu'aux jours de notre enfance. Nous composerions, si nous n'avions d'autres soucis, un *Chapitre des Horloges*.

Le temps s'en va, le temps s'en va, Madame...

C'est une de ces vérités que le progrès humain n'a point su réformer ; il l'a même rendue plus puissante ; et notre époque, en donnant à nos voitures plus de rapidité, n'a fait qu'accélérer la marche des horloges. C'est, sans doute, l'un des plus étonnants paradoxes de notre siècle.

Songez que Boileau, quand il lui prenait envie d'aller voir ses amis à Paris, montait en carrosse au seuil de sa maison d'Auteuil. C'était avant le déjeuner. Il mettait, je pense, une petite heure pour faire le voyage ; mais il ne revenait pourtant à son logis qu'à la nuit tombante. Imaginez donc que Boileau vive encore et lui donnez un de ces carrosses appelés torpédos. Quel bonheur pour lui ! s'écriera-t-on, en pensant à toutes les minutes que cet engin va lui faire gagner. Quelle erreur ! Vous le verrez aussitôt, emporté par son moteur, rouler de porte en porte, dire trois mots à l'un, courir vers l'autre ; rencontrer, en trente lieux, trente personnes dans la même après-midi ; vivre enfin comme nous voyons aujourd'hui que l'on vit. „Je n'ai plus une minute !" Ce serait son cri. Où sont donc toutes les minutes qu'il a gagnées ? Il a perdu toutes celles du loisir ; et je pense que Mme de Sévigné, si elle avait été pourvue d'une limousine, toute sa correspondance

ne serait qu'un recueil de cartes postales. „Beau temps. Baisers.” ou : „Pluie. Tendresses.”

Puisque nous vivons dans le temps et dans l'espace, et le temps que nous accorde notre destinée étant, en quelque sorte, limité, la rapidité des véhicules ne fait que nous donner plus d'espace ; je veux dire qu'elle nous permet de traverser un plus grand nombre de paysages. Mais, selon les doctrines de notre époque, il ne se faut plus arrêter sous aucun platane ni sur aucun rivage : ce serait perdre du temps ; et le temps que nous perdons, c'est de l'espace que nous nous dérobons à nous-mêmes. Il faut courir. Frères, il faut courir, – et courir sans rien voir. Autant courir les yeux fermés.

Le temps s'en va ; et plus nous avançons dans la vie, plus il nous semble que le temps aille vite. Comme ils étaient longs, les dix mois de classe, alors que nous avions dix ans ! Comme elles étaient longues, les huit semaines des vacances ! Et qu'est-ce, maintenant, que deux mois ? Nous avons à peine débouclé nos valises, que nous croyons entendre le train du retour. Mais c'est, peut-être, que nous mesurons tout par rapport à nous-mêmes ; un an, pour un enfant de deux ans, c'est la moitié de sa vie, et c'est interminable ; un mois, si nous avons quatre-vingts ans, c'est seulement la neuf-cent-soixantième partie de notre existence ; c'est quasi un éclair.

Mon jeune ami Patachou prétendait qu'en arrêtant l'horloge, on empêcherait le temps de couler, tout de même qu'il n'est que de fermer le robinet pour arrêter l'eau. Ne souriez pas ; nous pouvons tous arrêter un peu notre horloge, afin de rêver à ce que nous aimons et surtout pour songer que c'est à vouloir gagner du temps que l'on est le mieux assuré d'en perdre et qu'au milieu des déserts de l'agitation, le loisir est la plus riche oasis du monde.

Et pourquoi donc ne fleurir point cette oasis de quelque gaîté ? Avons-nous fait le vœu de ne jamais sourire, et fût-ce au moment que nous entreprenons de parler encore des Muses, que nous révérons pourtant ?

Je ne sais point, à vrai dire, ce qu'est, en son essence, la poésie. Peut-être nous l'apprendra-t-on quelque jour. Mais je vous confierai sur ce propos que je me trouvais, l'autre matin, à la gare d'Oloron-Sainte-Marie et devant

l'un de ces instruments dont la seule présence évoque parmi nous le meilleur de Socrate ; car ce philosophe aimait à penser que l'homme se doit d'abord connaître lui-même ; et l'appareil dont je parle, par un aphorisme au métal gravé, enseigne la même doctrine et nous confie, en outre, que pour se connaître bien, il convient de souvent se peser.

Or, sur cette bascule, se trouvait un monsieur, – un monsieur dont l'air était extrêmement malheureux. Je ne le connaissais pas. Il était pâle et pâlissait encore ; et je songeais que le moment viendrait bientôt où on le verrait transparent, c'est-à-dire qu'on ne le verrait plus. Sans cesse, il montait sur cette bascule ; il en redescendait et il y remontait. Et chaque fois qu'il se pesait, son visage devenait plus blême ; il faisait peine à voir.

Mû par un sentiment de pitié que vous apprécierez, encore que je n'eusse point eu l'honneur de lui avoir été présenté, je me permis de m'approcher de lui, et il me dit : , , Monsieur, voyez mon infortune ; je maigris. Je maigris continuellement. Je me volatilise. Je vais, sans doute, disparaître et m'abolir ; et je vous prie de prendre soin de mes vêtements et de les rapporter à ma femme.” Il me donna son adresse.

Il se pesa encore devant moi, et il est bien vrai que cet homme ne cessait de maigrir. A mon tour, je bondis sur la bascule et vis qu'elle marquait un poids considérable. Je me repesais : j'avais maigri. Je recommençai et nous recommençâmes ; et, pendant une heure, nous ne cessâmes de nous peser, et toujours nous maigrissions ; et c'était mon tour de devenir pâle et de me voir fort inquiet de ma santé, car je sentais que ma substance, à chaque seconde, s'envolait.

Mais je songeai brusquement qu'une pièce de dix centimes pèse dix grammes. Ce fut comme une lampe heureuse dans nos ténèbres.

– Il est bien vrai, souffla M. Lalouette, que chaque fois que nous nous pesons, l'aiguille incorruptible nous allège de dix mille milligrammes ou de dix millionnièmes d'une tonne, s'il vous plaît mieux.

– On le savait, me direz-vous. Eh ! nous n'y pensions guère ; et si je vous ai conté cette aventure, c'est pour insinuer non point que je l'aie vraiment rencontrée aux chemins de ma vie, mais que l'on y pourrait démêler une image singulière de la poésie. Car cet homme inconnu qui, au seul avis

d'une bascule, laquelle faisait seulement et honnêtement son métier de bascule et répondait sinon qu'il avait maigri, du moins qu'il ne confiait plus le même poids au plateau – cet homme sentait aussitôt que sa destinée était en jeu. Il songeait, et c'était peut-être la première fois de sa vie, qu'il avait une destinée, et qu'elle était brève et que chaque instant l'approchait de la fin. Il se sentait soudain lié à cette bascule comme, par la poésie, nous nous sentons attachés à l'univers. Car le jeu – mais est-ce un jeu ? – des poètes est de nouer nos sentiments au spectacle et au mouvement du monde. L'univers est une magnifique bascule et qui n'a guère souci des uns, ni des autres, ni de nous tous, mais qui nous donne à penser, à mesure que l'aiguille tourne et que les poètes chantent, que nous vivons et qu'un jour, nous ne vivrons plus.

N'aimez-vous point cette sorte d'émotion que les poètes instituent ? Vous ne vous connaissiez aucun trouble ; la journée était belle et vous souriiez vaguement à l'azur, et tout à coup, deux vers savent vous émouvoir. Quand nous disons, si nous le disons encore :

*Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs,*

nous songeons que, nous aussi, nous sommes assis devant la nappe de l'existence, et que ce n'est point trop désagréable, et que nous ne sommes peut-être pas des convives trop infortunés ; mais nous pensons en outre au terme du festin.

Je ne veux point mourir encore ;

nous le disons avec la jeune captive, et pourtant nous ne sommes pas dans les fers ; et ce n'est pas seulement que nous fassions nôtres, par une sympathie désintéressée, la pitié du poète ou ce qu'on appelle ses songes ; nous sommes émus parce que, sous la musique des vers, nous entendons une voix secrète qui nous parle et qui nous parle de nous et qui nous dit et nous redit que nous sommes mortels. Ce n'est point une vérité bien neuve ;

mais le cours de la vie se charge, à chaque heure, – et il l'en faudrait remercier – de nous la faire oublier.

– Je voudrais, reprit M. Decalandre, qu'on nous permît de laisser un moment le grand secret d'Apollon, et vous savez comme on s'égare aisément dès qu'on parvient aux portes de la poésie pure. Pourquoi ne pas entrer en certain domaine de la poésie, qui n'est peut-être pas le plus merveilleux du monde ; et nous ne savons guère si l'on ne l'aura pas oublié dans cent ans. L'avenir le dira, mais nous ne serons plus là pour l'entendre ; et je vous parlerais de ce petit coin, parce que je le connais et qu'il vaut toujours mieux parler des choses que l'on connaît, – et que l'on aime.

Il s'agit de quelques poètes, – je ne dis pas d'une pléiade ; je ne dis pas d'une brigade, – il s'agit d'une petite troupe de poètes qui aiment, – ou qui aimaient, je change de temps pour certains – les mêmes Muses ou, du moins, les mêmes sourires et les mêmes larmes des Muses ; et ces poètes étaient liés par l'amitié.

Ce sont ou c'étaient Francis Carco, qui, depuis ces temps lointains, s'est consacré plus précisément au roman, et ce n'est point à dire, certes, qu'il ait abandonné la poésie ; Léon Vérane ; Jean-Marc Bernard qui, vous le savez, fut anéanti par un obus, le 9 juillet 1915, à l'aurore, entre Souchez et le Cabaret Rouge ;

– Jean Pellerin, qui est mort, il y a peu de saisons, et d'une maladie que lui avait infligée la guerre.

Nous étions cinq amis, et je voudrais vous parler de leurs songes et vous montrer ainsi l'un des visages de la poésie au moment où nous sommes.

Mais une première barrière se dresse : la poésie a un fort mauvais renom ; on dit qu'elle est ennuyeuse. Opinion déplorable, certes ; mais dont on pourrait démêler les causes, si l'on prenait la peine d'évoquer le temps où les destins nous convièrent ou nous forcèrent à ouvrir, pour la première fois, les ouvrages des poètes.

Notre première rencontre avec la poésie, ce fut au lycée ou au collège. Le temps alors se divisait pour nous en deux parties inégales – je n’ai pas dit : en deux moitiés inégales – dont l’une était consacrée à l’étude et l’autre à la récréation ; et ce n’est point en récréation qu’on nous enseignait les poètes. Je n’ai certes que déférence et révérence et reconnaissance à l’égard de mes professeurs, qui m’ont appris ce que je sais, et c’est peu, mais c’est pour moi, beaucoup, – mais nous ne pensions pas de la sorte quand le nombre de nos années se pouvait encore exprimer par un seul chiffre ; et même quand nous commencions d’être fiers d’avoir douze ans, les doctes commentaires de Virgile ou de Boileau n’étaient point faits pour nous enchanter, tandis que, par la fenêtre, nous voyions, au dessus du gravier des cours, les tilleuls tout chargés de moineaux dans la verdure des feuilles, après les vacances de Pâques. La poésie était pour nous quelque chose comme le contraire de la récréation... Beaucoup d’entre nous, hélas ! ont conservé toute vive cette impression première et n’ont plus ouvert, depuis les bancs de l’étude, Ronsard ni Boileau – Boileau qui est si plein de raison, certes ; mais qui est, en outre, si amusant !

Il est encore une autre cause qui décide bien des gens à rêver que la poésie est ennuyeuse ; c’est que la plupart des poètes, un grand nombre de poètes sont grandiloquents. Je ne parle pas des poètes excellents, qui, du fait même qu’ils sont excellents, n’ont point de défauts ; mais je parle d’un grand nombre de poètes dont il vous est donné de rencontrer les ouvrages au fur et à mesure qu’ils paraissent.

Un débutant, s’il pense qu’il est poète, pense en même temps qu’il est un grand poète. Cela ne fait de mal à personne et cette opinion lui est bien agréable. Mais ses conséquences sont terribles. Un homme qui croit être un grand poète, et même un très grand poète, se persuade volontiers qu’il doit user d’un langage qui puisse frapper les hommes d’étonnement et qui, sur l’heure, fasse comprendre aux peuples étonnés qu’un nouvel astre est né, encore que les astres ne parlent que peu ; et aussitôt le jeune homme hausse le ton et pousse des cris étonnants.

Il existe ce que l’on pourrait appeler une poésie à cris, qui est pleine de tintamarre, qui est souvent barbare, et qui a été employée par les poètes les

plus grands, mais qui savaient ce qu'ils faisaient au moment qu'ils s'en servaient. Vous me permettrez cependant de dire, si nous songeons, par exemple, à Victor Hugo, que ce n'est pas au moment où il pousse les plus grandes clameurs, – bien qu'il ne soit pas négligeable du tout à ce moment-là, – qu'il émeut le plus ni qu'il nous touche le plus profondément. C'est au contraire lorsque sa poésie est plus calme, à l'heure où elle baigne en un sentiment douloureux, mais qui tend à devenir plus proche de la sérénité, quand il éprouve et qu'il nous peint la mélancolie et les regrets d'Olympio, quand il nous parle, dans la pièce à Villequier, de l'enfant qu'il a perdue ; c'est lorsqu'il est lui-même plus profondément sincère, plus profondément ému qu'il nous émeut nous-mêmes, et non pas quand il fait appel à toutes ses fanfares.

La poésie à cris, si j'ose encore parler ainsi, fait plutôt songer à ces courbes de température, que vous voyez affichées au chevet des fiévreux ; et ces courbes qui sautent brusquement, qui montent, qui descendent, peuvent, certes, nous émouvoir un instant ; elles ne valent pourtant pas une certaine perfection, dont nous rêvons et que nous rencontrons parfois en certains livres. Mais la perfection est chose plus celée – on l'a dit déjà ; on l'a déjà chanté ; elles est en tout cas chose plus unie.

Le travail poétique, je voudrais le définir... Me permettez-vous d'emprunter une image à une époque barbare, c'est à la nôtre que je pense – et de comparer un poème parfait à un disque de phonographe ; et ne me condamnez point, de grâce, avant que j'aie pu déduire devant vous les raisons de cette figure singulière.

Si vous considérez les rainures où courra tout à l'heure l'aiguille, il semble qu'elles aient toutes et en tout point, la même profondeur, et que si vous passiez l'ongle en elles, il glisserait selon les courbes, mais sur un fond uni. C'est ainsi que les personnes qui n'ont point accoutumé de pratiquer la poésie classique, pensent qu'en une fable ou en une églogue, les vers de La Fontaine ou les vers de Virgile sont tous tout pareils entre eux et qu'il suffit d'en considérer deux pour se trouver assuré que l'on ne pourra que s'ennuyer à lire le reste de la page.

Mais si, sur ce disque, vous appliquez une aiguille et un pavillon, – ou si, sur ces poèmes, vous appliquez votre goût et votre expérience des belles lettres, c'est alors que vous constatez que le disque chante et que la page chante et qu'en ces vers, il était mille différences qu'un œil peu exercé ne parvenait pas à distinguer et que la perfection avait pris le soin de voiler, – différences presque insensibles, car la perfection, comme la nature, ne fait point de saut, mais qui, soudain, se prennent à faire bruire, à faire monter, à faire régner les pensées et les sentiments les plus divers et qui peuvent le mieux pénétrer jusqu'au fond de nous-mêmes, grâce aux enchantements de la musique qui s'épanche des mots.

Mais les mauvais poètes fuient ce calme apparent, cette modération ; ils n'ont point l'âme assez puissante ; et, pour faire illusion, ils ne songent donc qu'à crier fort, sans se douter que souvent ils chantent faux.

Il est un vers célèbre de Gresset, et vous savez comment Victor Hugo se divertit à le parodier :

Le pied qu'on veut avoir gâte celui qu'on a...

Il est fort dangereux, en poésie, de raccourcir son pied comme de hausser sa taille. Un poète, dont la taille est moyenne, et qui veut nous donner à croire qu'il est un géant, vous le voyez continuellement occupé à sauter sur place et à sauter de plus en plus vite. Il compte, de la sorte, nous enivrer de l'illusion qu'il atteint constamment à cette hauteur où nous ne voyons parvenir son chapeau qu'au plus haut point de chaque bond. Il halète ; son cœur bat trop vite ; il saute encore ; il ne peut plus respirer. Je me suis plu à vous peindre cette image, mais ne dites-vous pas, ainsi que je fais, quand vous considérez un de ces poètes qui embouche une trompette trop grande, – ne dites-vous point : Il manque de souffle ? Et nous arrivons ainsi, je crois, à conclure par le moyen des mêmes termes.

C'est qu'il ne faut point saisir le trombone, quand on n'est fait que pour la flûte ; c'est qu'il ne faut point emporter des arbres sur le dos, quand on n'a pas l'épaule assez robuste. Il faut, pour le bien faire, ne faire que ce que l'on peut faire ; et, si l'on est doué d'une certaine voix, ne point tenter d'user d'une autre voix que l'on estime plus puissante ou plus belle. C'est la sagesse, – et si je me permets de le dire, c'est qu'elle est puisée dans Horace, et c'est qu'au seuil de *l'Angelus de l'Aube* à *l'Angelus du Soir*, Francis Jammes, remerciant Dieu des dons qu'il a reçus de lui, écrit cette petite phrase que je vous demande d'entendre : „J'ai parlé avec la voix que vous m'avez donnée.” Ne chantons pas trop bas ; ne chantons pas trop haut.

Ni trop haut, ni trop bas, c'est le souverain style.

C'est encore la sagesse ; et si vous ne connaissiez ce vers, peut-être penseriez-vous : – Oui, sans doute, c'est un aimable conseil ; mais il n'a pu être donné que par un poète mineur, c'est-à-dire par un poète médiocre, – car le mot *mineur*, c'est, dans la conversation, la forme polie du mot *médiocre*. C'était un pauvre poète, qui n'avait le jarret ni la poitrine assez forts pour monter jusqu'aux sommets. Il fredonnait donc au flanc fleuri de sa colline et conseillait, pour que nul n'entreprît de le dominer, que l'on n'essayât point de s'élever plus haut...

Mais ce vers, vous n'ignorez guère qu'il est d'un poète qui foulait la plus haute neige du pic, dès qu'il lui en prenait la fantaisie, qui montait et qui s'envolait, et qui savait lancer la foudre. C'était la maxime de Ronsard.

Mais qu'ai-je dit ? Après ce vers, un autre se présente :

*Ni trop haut, ni trop bas, c'est le souverain style ;
Telfut celui d'Homère et celui de Virgile.*

Nous voici tout couvert de confusion. Ainsi cette doctrine, que j'approuvais, du moindre effort, comme on parle, cette paresse, cette apparente paresse, qui nous convie à fuir les trompettes trop grandes, nous conduirait donc, si on la suivait, à composer des vers à la façon des poètes les plus glorieux. Il est difficile de le croire ; il est malaisé de penser que le laurier couronne cette manière de nonchalance. Mais songez que cette perfection, que loue Ronsard, est l'un des visages de la simplicité, que la simplicité est la chose la plus naturelle du monde, mais l'une de celles, sans doute, qu'il est le plus difficile de pratiquer.

Qu'ils doivent s'égaliser à Homère – et c'est pour le moins un beau songe – mais les poètes en nos saisons ne feuilletent guère l'*Odyssée*, et je ne leur en fais point mon compliment, – ou qu'ils ne puissent rêver que d'une destinée moins fameuse, il convient que les joueurs de lyre, loin de se consacrer à de vaines gymnastiques et loin de tenter de bondir jusqu'au plus haut des airs, demeurent sur la terre – *ni trop haut...* – sur cette terre où nous sommes, où vivent et meurent nos sentiments et nos pensées. Et ne me dites point que je voudrais, de cette manière, abaisser la poésie. Abaisser, c'est un bien vilain mot... Il n'en est rien ; et je voudrais seulement que l'on fît descendre la poésie, qu'elle daignât se mêler à nos joies comme à nos soucis et qu'on la vît sourire et danser parmi nous.

Supposez que la poésie soit une manière de petite étoile, – ce n'est pas une comparaison bien neuve, mais les comparaisons les plus vieilles sont à l'accoutumée les meilleures. Pour faire descendre la petite étoile, il faut lui parler d'une certaine façon, lui dire certains mots, et la petite étoile descend. Elle glisse vers nous et vient se mettre dans notre main. Vous avez vu des lampes de poche : la poésie est une étoile de poche. Cette étoile aux doigts, vous rentrez chez vous ; vous revoyez votre maison ; vous retrouvez votre salle à manger, votre chambre, votre escalier, votre grenier, d'où l'on entend la girouette qui tourne au vent ; votre jardin, vos rosiers et l'herbe où s'endorment les escargots près du groseillier. Est-ce un monde nouveau que vous découvrez ? Non point ! C'est le cadre de toutes vos journées et de toutes vos nuits ; c'est le lieu de vos rêveries et de vos actes les plus

coutumiers ; c'est ici que jouent vos enfants comme vous y avez joué vous-mêmes.

Mais toutes ces choses que vous connaissez, ou, du moins, que vous pensiez connaître, voilà qu'elles vous apparaissent tout de même que si vous ne les aviez jamais considérées. Elles vous sont certes familières, et vous ne les regardiez même point hier ; aujourd'hui, vous vous penchez sur elles ; elles sont comme toutes neuves. C'est le miracle de la poésie, qui n'est point de parcourir des mers ignorées ni de s'élancer aux terres inconnues, mais d'éclairer d'une lumière émouvante ou charmante les objets et les rêves qui sont les compagnons ou plutôt, et en quelque sorte, la substance de notre vie, et d'instituer un monde où nous continuons de vivre, mais dans un décor d'enchantement.

On pourrait, pour accompagner toutes les aventures de la vie, tous les instants de la journée, trouver une musique que les poètes ont déjà fait entendre. Car les lyres ont tout chanté ; et ce ne serait qu'un jeu de patience et qu'un divertissement que d'établir, de la sorte, une anthologie où l'on trouverait, pour chaque minute, les vers qui la sauraient le mieux embellir en la peignant seulement.

Vous vous levez : vos volets sont ouverts. Que ne dites-vous :

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées.

C'est l'un des plus beaux vers de Malherbe. Vous continuez ainsi, d'heure en heure ; et le soir venu, si le temps est heureux et si vous avez le bonheur de dîner au jardin... On apporte les tasses sur la nappe ; la lune apparaît ; vous dites :

Et la lune se lève au moment du café.

C'est un vers de François Coppée. Il n'est peut-être pas aussi beau que celui de Malherbe. Mais c'est la fin de la journée ; on songe au sommeil et c'est donc que l'on dort un peu déjà. On dit un vers de Coppée...

Nous étions cinq amis, vous disais-je. Nous avions vingt ans. On pensera aussitôt que nous voulions tout briser. Non point. Nous voulions chanter ; nous songions plutôt à construire qu'à démolir ; nous voulions faire notre musique plutôt que de rédiger des manifestes que des œuvres ne suivent pas toujours. Les tumultes rapides, mais qui ne précèdent que le silence, n'étaient pas notre fait.

Vous allez croire que nous étions des jeunes gens bien étonnants. Mais nous n'avions point été formés à l'école de Paris. Nous étions fort peu parisiens, et j'avouerai même que nous étions provinciaux. Jean Pellerin venait de Pontcharra-sur-Bréda, qui est dans l'Isère et qui est le pays même de Bayard. Jean-Marc Bernard était Dauphinois et il aimait qu'on le dît et qu'on le sût. Léon Vérane est Provençal. Carco enfin était le moins parisien de nous tous ; il est né si loin qu'on ne saurait situer son lieu d'origine même aux derniers confins de la plus grande banlieue ; il arrivait de Nouméa. Quant au cinquième, il n'a jamais cru que cet accent, qui est le sien, pût évoquer les bords fameux où ne paissent plus que des fantômes de brebis.

Je ne veux pas dire du mal des provinciaux, après ce que vous venez d'entendre ; et s'il m'était permis de faire une comparaison audacieuse – si audacieuse que j'ose à peine l'indiquer – je vous dirais que la poésie, on la peut tenir pour une manière d'ivresse, une sainte et docte ivresse, – mais je crois qu'on l'a déjà chanté – et que le bourgogne, le bordeaux, l'anjou, le jurançon, le chateau-neuf-des-papes sont enivrantes délices aussi, et qui viennent de province...

Certes, et je pense ne rien découvrir, les poètes se peuvent plaire à Paris, et il est vrai que certains y vivent ; mais ce n'est point à dire qu'ils ne regrettent parfois, et souvent, la paix des petites villes et le calme des

prairies. Au reste, les plus parisiens des parisiens ne sont-ils pas furieusement amis de la campagne ? Et ne les voit-on pas fuir, ainsi que vers quelque Eldorado, vers un beau parc ou vers l'humble table qu'ombrage un maigre lilas ?

Et s'ils vivent à Paris, pourquoi les poètes ne glisseraient-ils pas en leurs livres des aspects de Paris ? On le voit bien aux ouvrages de Francis Carco ; mais toujours il est hanté par le souvenir de la tranquillité provinciale dont il imagine le ciel entre les cheminées de la Ville ; il songe à la paisible sous-préfecture :

*Des pigeons mollement arrivés sur le vent,
Tournent dans l'azur pâle en éployant leurs ailes...*

C'est lui qui le dit, et avez-vous remarqué comme souvent, dans ses romans, il pleut ?

Je ne veux pas insinuer que la pluie soit le symbole de la province ; mais lorsque le romancier s'est assez longuement complu dans des décors artificiels – je veux dire dans les décors de la vie civilisée – il éprouve le besoin de revenir à la nature. C'est une sorte de purification qu'il désire et une manière de retour aux choses stables. C'est alors, je le crois, qu'il fait, aux vitres de la ville, apparaître la pluie. C'est, à ce seul mot, comme une entrée de la nature dans le livre. On se pourrait divertir à prétendre que ce qu'il y a de commun entre Paris et la province, c'est qu'il pleut sur l'un comme sur l'autre ; mais nous dirons plus simplement qu'au seul bruit de la pluie – par terre et sur les toits – apparaissent des feuillages, de l'herbe et des rivières qui frémissent entre les coteaux. Jean Pellerin aussi a chanté Paris. Il l'évoque,

*A l'heure grise où l'on commence
A crier Paris-Sport...*

et vous vous rappelez qu'en un petit livre – en une *plaquette*, comme on parle en nos temps – dans la *Romance du Retour*, il a essayé de nous

montrer Paris tel qu'on le pouvait voir à la fin de la guerre, au cours des quelques journées d'une permission de détente. C'était cette agitation, ce bruit, cette rumeur, ce fourmillement, ce tourbillon :

*Trafics. Dépêches des agences
Et diligence des agents.
Mines d'or ! La T.S.F. lance
Aux ondes un message urgent.
Là-bas, le prospecteur prospecte.
Ici, le noir caissier suspecte....*

Il sourit pour dire :

*Majestueuse la nuit tombe
Ainsi qu'à la fin d'un sonnet...*

mais c'est déjà l'heure effarante des cinémas :

*Déjà la cohorte excitée
Des cow-boys gagés au ciné
Cravache, éperonne, se campe,
Et va jeter devant la lampe
L'ardeur d'un galop obstiné.*

Cette agitation et ce tumulte, on a dit qu'il les admirait, et que ce poème n'était que leur louange ! Il n'est que de le relire ; il est tout plein d'une railleuse mélancolie ; et je ne m'étonne point d'y rencontrer ces vers :

*Mais le siècle est laid, l'homme ladre,
La toile est assortie au cadre,*

ni, non plus, une violence qui parfois éclate et qu'on lui pardonne, certes, et qui même ne déplaît point :

*Bassesse ingrate de ces âmes,
Habitudes, raisonnements,
Oui, c'est pour ces larves sans charme
Que Pellerin porta les armes
Et dormit au cantonnement.*

Vers émouvants, quand on songe qu'il est mort et comment il est mort, – et qu'il est mort d'avoir porté les armes et d'avoir dormi au cantonnement, – pendant qu'ici les cinémas tournaient !

La mort, il y avait parfois pensé, mais comme en souriant, et c'était aux jours heureux d'avant la guerre :

*Quand mon fil se cassera sous
Les ongles de la Parque,
Quand ma bouche aura les deux sous
Pour la dernière barque,*

*Où serez-vous ? Dans le jardin
Où je devrai descendre ?
Que serez-vous ? Charme, dédain,
Douce chair ou bien cendre ?...*

Jean-Marc Bernard, à la même époque, et selon Omar Kheyyam, chantait aussi :

*Ce soir encore tu te lèves,
O lune, amicale clarté :
Et, dans le jardin enchanté,
Tu viens nourrir mes tendres rêves.*

*Plus tard, dans ce même jardin,
O lune, que de soirs encore,
Tu chercheras, jusqu'à l'aurore,
A me revoir – hélas ! en vain...*

Et vous savez comment tous ces chants ont fini et que vainement la lune peut chercher au jardin de la nuit un Jean-Marc disparu ; et je ne voudrais pas vous parler de lui sans vous redire l'un de ses poèmes qui est l'un des plus beaux, sinon le plus beau qui soit né de la guerre et qu'il composait, dans la tranchée, quelque jour à peine avant qu'un obus l'emportât pour toujours. De profundis, c'est le titre qu'il avait voulu lui donner.

*Du plus profond de la tranchée,
Nous élevons les mains vers vous,
Seigneur ! ayez pitié de nous
Et de notre âme desséchée !*

*Car plus encor que notre chair,
Notre âme est lasse et sans courage.
Sur nous s'est abattu l'orage
Des eaux, de la flamme et du fer.*

*Vous nous voyez couverts de boue,
Déchirés, hâves et rendus...
Mais nos cœurs, les avez-vous vus ?
Et faut-il, mon Dieu, qu'on l'avoue ?*

*Nous sommes si privés d'espoir,
La paix est toujours si lointaine,
Que parfois nous savons à peine
Où se trouve notre devoir.*

*Éclairez-nous dans ce marasme,
Réconfortez-nous, et chassez
L'angoisse des cœurs harassés ;
Ah ! rendez-nous l'enthousiasme !*

*Mais aux Morts, qui tous ont été
Couchés dans la glaise et le sable,
Donnez le repos ineffable,
Seigneur ! ils l'ont bien mérité.*

Abandonnons ces terribles images, s'il est vrai que l'on puisse jamais, et fût-ce un instant, les oublier tout à fait. Je vous parlais de Paris ou, plutôt, je vous parlais de la province.

Ce n'est point une légende : la province est plus sage et plus calme que Paris. Elle a l'air de dormir, mais elle ne dort pas. Elle juge, mais elle juge lentement. Elle juge si lentement que les auteurs qu'elle soumet à son tribunal sont parfois morts à l'instant qu'elle rend son arrêt. Elle parvient au point d'avoir une opinion éclairée de certains livres, à l'heure où personne ne les veut plus ouvrir. Elle est, peut-être, un peu en retard. Qui l'en pourrait blâmer, si elle a su admettre tous les classiques, si elle ne cesse point de les pratiquer ? La retraite de ses chefs d'escadron, comme le loisir

de ses magistrats, commente Ovide et traduit Horace. Elle est toute fleurie d'expérience et tout embaumée du fruit de l'expérience, qui est la sagesse. C'est chez elle que l'on sent le mieux la vanité de toutes choses. On y devient résigné, mais on y sourit, si l'on n'y rit ; et, si l'on y sait le néant de tout, on y goûte le prix de cette science. C'est là, dans un heureux décor, en un coin de Provence, que Léon Vérane a pu composer ces vers qu'il dédiait à Maurice Allem :

*Vers quelque lointaine Colchide,
J'aurais pu, moderne Jason,
M'embarquer d'une âme impavide
Pour aller ravir la toison ;*

*Et, désormais, ivre de gloire,
Me voir acclamé dans Paris,
Dans tous les cinémas notoires
Comme le gagnant du Grand Prix.*

*J'aurais pu .. Mais dans mon village
J'ai préféré vivre ignoré,
Me réservant la part du sage :
Les flots verts, les sillons dorés.*

*Les livres de quelques poètes,
Une pipe, un flacon poudreux
M'ont suffi pour changer en fête
D'humbles jours sous de calmes cieux,*

*Et pour voir, sans deuil ni tristesse,
Décroître au détour du chemin
Le fantôme de ma jeunesse
Avec des roses dans la main.*

Certes, cette modération peut mieux éclore en province ; mais vous me direz que la province ne suffit pas à l'instituer ; et nous sommes d'accord, car il n'y aurait que des sages en province. Elle en compte beaucoup ; toute la province pourtant n'est pas seulement peuplée de sages.

Mais il était, au fond de nous, un goût, qui, en ce monde, n'est guère plus apprécié ; un goût que l'époque où nous sommes voudrait bien abolir ; un goût qui semble aussi vain à un certain nombre de nos nouveaux écrivains,

comme à une partie du public, qu'une rêverie sur des cimetières désaffectés. Faut-il le dire ? Nous avons le goût des belles lettres. Nous l'avons encore. Nous ne rougissons certes point de ce goût, mais que si peu de nos contemporains le partagent. C'est un amour que l'on ne pardonne plus maintenant ; ce penchant est tenu pour ennemi ; et, si l'on n'a point encore levé les armes, on le combat du moins, le porte-plume à la main, et l'on convie les ignorants à exprimer leur opinion sur la richesse des humanités. Mais quoi ! on met, en nos temps, une sorte d'orgueil à proclamer que l'on est illettré !

L'orage naissait avant la guerre. Il n'était pas encore aussi noir, et nous pouvions nous divertir aux marges des beaux livres. Jean Pellerin écrivait, en riant, une série de stances sur une vieille mythologie. Jean-Marc Bernard éditait Villon, et rêvait de répandre les vers du poète. Il vivait parmi les auteurs grecs et latins ; et n'écrivait-il pas dans une lettre qu'a publiée M. Charles Le Goffic, dans le Figaro : „ Je m'amuse, pour l'instant, à traduire, imiter et adapter en vers français des poèmes d'Horace, Catulle et Anacréon."

Imiter... Horreur ! Ainsi crieront certains qui n'imitent personne et qu'on imitera, en n'imitant pas leurs vains ouvrages. C'est ici qu'il faudrait dire quelques mots des bienfaits de la traduction et de ses joies. On n'apprend à faire une table que chez un ébéniste ; on n'apprend à faire un poème que chez les poètes. Bienfaits, disais-je, de la traduction... Mon imitation n'est pas un esclavage... Mais je crois que Mgr. l'Evêque de Soissons avait déjà entendu ces paroles. Si vous rencontrez, dans Lucrèce ou dans Virgile, une belle pensée, une belle musique, un sentiment qui vous touche, pourquoi n'essayer point de les transposer, de leur donner une autre vie en ce langage qui est le nôtre ? Je me rappelle un quatrain de Francis Carco :

*Une chanson
Plaît au poète
Qui la répète
A sa façon.*

N'oubliez point : à sa façon, – et c'est, pour une part, la joie de ceux qui, pour leur volupté, entreprennent de traduire.

Mais quelques jeunes gens de notre temps vont pousser de grands cris. Je crois les entendre. Il leur faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde ? Ils seraient tout près d'y renoncer, s'ils savaient qu'on l'a déjà dit. Mais leur bibliothèque a l'aspect d'un désert ; et il se faudrait accorder sur le sens que La Fontaine donnait à ce mot de nouveau. Baudelaire ne parlait plus la même langue. Du nouveau ! Toujours du nouveau ! On n'en trouve jamais et c'est pourquoi, sans doute, ils en demandent toujours ; et, par le malheureux espace, ils secouent leurs branches, toutes couvertes de feuilles, et même de feuilles imprimées, mais dont on attend encore, et vainement, qu'elles portent des fruits.

N'y avait-il pourtant jamais chez nous quelque rébellion et n'entreprenions-nous pas quelquefois de battre nos nourrices latines ou grecques ? Vous allez entendre comme. C'est Léon Vérane qui s'écrie :

*Va, jette les auteurs latins,
Voire les grecs par la croisée...*

Eh ! eh ! Voilà qui est assez vif. Mais entendez la suite :

*Tel le Faune napolitain
Danse tout nu dans la rosée.*

*Et préludant à ces travaux
Que Cypris enseigne et commande,
Couronne-toi d'épis nouveaux,
Aussi de primes fleurs d'amande...*

*Mais dis-toi que tôt vient le temps
Où Flore le cède à Pomone
Et que le soleil des vingt ans
N'a brillé deux fois pour personne.*

Le voyez-vous, ce rebelle ! Il veut jeter l'antiquité par la fenêtre et c'est pour chanter aussitôt le Faune, Cypris, Flore et Pomone. Ah ! comme nous l'aimons. Littérature, direz-vous. Non certes ! Et j'entends bien qu'il ne se

faut point écarter de la vie pour chérir seulement les livres ; mais il faut aimer les poètes ; et les poètes eux-mêmes doivent les aimer doublement, comme on aime ses maîtres et ses compagnons. Que leurs noms, de la sorte, fleurissent nos vers ; qu'ils n'en soient point un factice ornement, mais qu'on voie en eux tout l'amour que nous avons pour les Muses et pour ceux qui les ont servies. C'est à Vincent Muselli que Léon Vérane disait un jour :

*Evoquons ces rimeurs fantasques
Qui n'eurent point place au banquet :
Disons Sigognes sous le casque,
Et, sous la bure, Colletet ;*

*Saint-Amant à bord d'un navire
Rimant au branle du canon,
Théophile accordant la Lyre
Sur la paille de la prison ;*

*Racan forçant le pas de Suze,
Tristan chargeant le huguenot,
Schelandre portant l'harquebuzé,
Et, la brette au poing, Cyrano.*

*Et si la gloire, pour ces drilles,
Vint tardive et d'un pas boiteux,
Levons un verre où le vin brille,
Mon Vincent, à ces fiers aïeux.*

Ce goût des belles-lettres nous conduisait, en nos heures de loisir et pour notre divertissement, à composer des pastiches. C'est ainsi que Jean-Marc Bernard fit éclore un poème de Mallarmé. Vous plaî-t-il de l'entendre encore ? Le voici :

SILENCE

*Funèbre cette nuit présage maints désastres
Inscrits au ciel en la noire absence des astres
Pour le poète seul agonisant ici,
Silence ! et que retient ton stérile souci ;*

*Car pour l'éternité le voici tributaire
Du Verbe que malgré son cœur, il a dû taire.*

*Aussi bien si d'un mot vierge ensemble et subtil
Quelque jour, ignoré hélas ! te rompait-il,
Pur tu t'exhalerais parmi le soir insigne
Et pareil à la mort sur l'étang d'aucun cygne.*

Et vous n'ignorez guère qu'après lecture de cette page, M. Jean Roy ère, l'un des plus savants exégètes de Mallarmé, répondait à Jean Marc : „ Ces vers ne figurent pas sur les éditions complètes du poète (S. Mallarmé) et je ne les ai lus nulle part ; ils sont certainement inédits." Ce ne fut point le seul exploit de notre petit groupe et l'on n'aurait garde d'oublier que dans les *Vers de Circonstance* de Stéphane Mallarmé, un quatrain se trouve doctement recueilli, que je vous supplie d'entendre : *Sur un recueil de Ronsard, relié en maroquin rouge. A une voyageuse, dédicace de l'auteur.*

*Quand au dining-car dîne Alice
Qu'elle penche son front têtue
Sur ce petit livre vêtu
Tout de rouge cardinalice.*

Le quatrain est de Jean Pellerin. Il vaut bien, sans doute :

*Venu de mon parc
Ce message vise
Auguste Neymarck
Dix Cité Trévisse,*

et autres fariboles, et le

*Quelqu'un par vous charmé,
Stéphane Mallarmé,*

à quoi nous ne cesserons de préférer :

*Quelqu'un par vous ému,
Stéphane Mallarmu.*

Je ne veux, en vous rappelant ces artifices et ces méprises, faire aucune épigramme contre les personnes qui ont ainsi donné à penser qu'elles distinguaient mal Jean-Marc Bernard ou Jean Pellerin de Stéphane Mallarmé ; je veux dire seulement que ces pastiches devaient être fort bien faits, et qu'ils le sont en effet ; et je ne veux pas davantage manquer de déférence envers le poète du Cygne, que l'on a cru pouvoir élever fort haut en nos saisons ; mais il me sera permis de déclarer qu'il me paraît assez difficile de comparer Stéphane Mallarmé à un poète comme Ronsard, par exemple, ou comme Villon, et qu'il me semble malaisé de soutenir qu'il puisse être jamais pris pour un poète nourrissant, si je puis dire ; et j'appelle poète nourrissant, le poète où l'on se peut nourrir, comme j'appelle Amphytrion, l'Amphytrion où l'on dîne ; et je ne crois point m'égarer, car si vous avez une heure de loisir et si la bienveillance des dieux veut que vous soyez en votre bibliothèque, il vous peut arriver de saisir un Ronsard, un Malherbe, un Corneille, un Chénier. Ce sont toujours trésors inépuisés, fontaines qui chantent toujours. Mais prendrez-vous les poésies de Mallarmé ? Ne songez point à la mode !... Alors que vous l'avez déjà lu, lorsque vous êtes seul, lisez-vous Mallarmé ?

C'est un poète – et qui le nie ? – qui a posé des problèmes de technique et qui les a parfois résolus. C'est une sorte de professeur, qui a laissé des cahiers d'exemples. C'est, pour les poètes, un professeur ; un professeur de poésie, peut-être ; mais surtout un professeur de technique poétique. Les poètes le révèrent, le public l'ignore ; mais il a formé des poètes ; et c'est par l'intermédiaire de leurs ouvrages qu'il se glisse jusqu'au public et que le public se prend à l'admirer, sans l'avoir lu.

– Sans l'avoir lu, dit Mme Baramel. La belle affaire ! J'ai mille pensées en l'esprit, je vous assure, mais je n'y attache guère une telle importance. Elles m'attristent ou m'égayent, mais je n'ai point dans la tête cette furieuse manie, qu'ont tous vos poètes, de vouloir communiquer à autrui toutes les rêveries qui leur traversent l'âme. Si je mange une bonne pêche, sera-t-elle meilleure parce que vous verrez que je la mange ? Les poètes ne peuvent-ils donc se divertir avec leurs rêves, sans avoir la prétention de nous les faire partager ? Ce n'est chez eux qu'un sot orgueil. Trouvent-ils un beau vers,

ou du moins, un vers qui leur semble beau, il faut qu'ils l'aillent chanter à toutes les oreilles ; et s'ils aiment Lesbie, Laure ou quelque autre péronnelle, ils ne peuvent plus vivre s'ils ne confient leur amour aux imprimeurs. Quelle indécence ! Fi !... Je ne voudrais point qu'un poète m'aimât ; il ouvrirait mon cœur dans toutes les gazettes.

– Il ne découvrirait, peut-être, que le sien ! Et ne voyez-vous pas, Madame, reprit M. Decalandre, que par le discours où vous vous amusez...

– Je ne m'amuse point !

– ... vous posez encore le problème de la poésie, qui est plus grave, sans doute, que vous ne pensez.

– Vous avez entendu parler, Madame, du problème de l'âme et du corps, antique problème, vénérable problème, et toujours neuf et angoissant, qui agite l'esprit et le cœur des hommes, depuis qu'il y a des hommes...

— ... et qui pensent. On devine toujours la fin de vos phrases.

– Le corps doit finir et s'évanouir ; l'âme éternellement veut vivre...

– Et que vient faire la poésie, là-dedans ?

– Je ne sais ; nous le démêlerons, peut-être, tout à l'heure. Il faut rêver un peu autour des choses et ne tenter point de prendre la poésie par les cornes. La peinture – puisque aussi bien tous les arts sont des langues différentes, mais qui expriment la même réalité, – la peinture ne pourrait-elle, en ces matières, nous apporter quelque clarté ?

Vous plaît-il que, par la pensée, nous considérions un tableau, non point un de ceux où triomphent, par exemple, de magnifiques nudités et, non plus, une de ces toiles où s'écroulent des palais fumants parmi les flammes, tandis que des guerriers chevelus égorgent les vieillards sur leur seuil. Non. Je songe seulement à un pauvre tableau où seraient peintes quatre pommes et deux noix. Une phrase me revient aussitôt à la mémoire ; elle est de Pascal et vous la connaissez : „ Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux."

Et il est bien vrai que quatre pommes et deux noix, que nous n'admirons guère sur une nappe, peuvent aux traductions d'un pinceau, se muer en un chef-d'œuvre. Nous admirons leur image. Et pourquoi donc ? C'est que, dans un tableau, nous considérons moins les objets reproduits que la *manière* dont ils sont représentés. En doutez-vous ? Et la qualité essentielle du peintre est-elle de reproduire les objets avec exactitude ? Si vous le croyiez, il vous faudrait préférer à Rembrandt et à Corot, toute la corporation, fort respectable, par ailleurs, des photographes. Mais cette *manière*, dont je vous parlais, qu'est-ce à tout prendre que la marque personnelle de l'artiste, ce qu'il ajoute aux choses, son rêve enfin ? C'est son secret, son âme, c'est lui-même ; et de telle sorte qu'il ne serait pas malaisé de soutenir et de démontrer qu'un tableau, quel qu'il fût, et nous offrît-il la figure d'un cheval ou d'un moulin à café, est toujours un portrait, et le portrait du peintre à qui nous le devons, puisque, par le jeu des lignes et des couleurs, l'artiste a fait transparaître les formes et les teintes de ses pensées et de ses sentiments les mieux cachés et les mystères qui sont le fond même de sa vie.

C'est pour de telles raisons, sans doute, que nous aimons la peinture et pour les mêmes raisons que nous aimons la poésie, parce qu'elles sont pour nous le moyen de pénétrer dans notre âme, en pénétrant dans d'autres âmes qui s'offrent et qui nous permettent d'explorer voluptueusement leurs labyrinthes les plus obscurs.

Or, songez que l'un avec sa peinture, si elle est belle, l'autre avec son poème, s'il est beau, et l'architecte avec sa cathédrale et le musicien avec sa symphonie et tous ceux enfin qui travaillent à quelque-une de ces œuvres que vous tenez pour un jeu et qu'on croit à l'ordinaire désintéressées, tous ceux-là s'efforcent de sauver du néant leurs rêves, c'est-à-dire eux-mêmes. Songe ambitieux, direz-vous ; mais il ne faut point toujours condamner l'orgueil ; c'est le meilleur et, peut-être, le plus puissant de tous les leviers et, sur le pont des Arts, si je puis dire, le plus précieux des garde-fous. Qui se méprise est bien près de ne plus demeurer digne de soi ni des Muses... Il ne sied point, sans doute, d'exagérer cette thèse : on ne pourrait plus vivre...

Mais il faut, dans l'orgueil des poètes, ne voir que la marque du respect qui est dû aux choses de l'art – et ce sont choses sérieuses.

Eh ! quoi, soutiendrez-vous que la poésie est pasetemps, babiole et vain divertissement ?

Vous voyez, autour de vous, des poètes tout donnés aux Muses. Dédaignant la commune ambition et peu soucieux d'acquérir, comme tant d'autres hommes, des charges considérables dans l'État, ils subsistent, souvent, par le moyen de besognes modestes, mais qui leur laissent quelque sérénité, quelque loisir ; et ces auteurs, dont les œuvres vous contraignent de louer la raison et la grâce parfois subtile, ne seraient à vos yeux que les aimables joueurs d'un bridge lyrique ? Et vous perdriez votre temps à considérer la vanité charmante de leurs ouvrages ?...

Non ! Ne sentez-vous pas qu'il y aurait je ne sais quelle injustice dans votre opinion et qu'il y a je ne sais quelle pensée plus profonde, quelle pensée plus grave, aussi bien chez les poètes que chez les personnes qui se nourrissent de leurs ouvrages ?

En lisant les livres d'un poète, à votre sensibilité, vous avez lié la sienne ; sa pensée, vous l'avez greffée à la vôtre. L'aspect du monde a varié.

*Là, tout n'est qu'ordre et beauté ;
Luxe, calme et volupté ;*

une seconde nature est née pour votre esprit. Vous n'êtes plus le même être. Vous êtes un arbre dont, soudain, la sève est plus abondante et plus riche ; vous avez de nouvelles branches, de nouvelles feuilles, de nouveaux fruits, et des oiseaux ignorés s'éveillent, gazouillent et chantent.

Si la vie est de se développer, de grandir, de s'enrichir, comme pour opposer plus d'ardeur, plus de puissance au vide qui l'entoure, au vide qui nous entoure et nous menace sur cette boule qui tourne dans l'azur, n'avez-vous point obéi à la poussée secrète et profonde qui anime le monde ; et la pratique des œuvres de l'art, est-elle je ne sais quelle dépravation, quel élégant divertissement éloigné de la nature et de la vie ?

Et du poète, la sensibilité, la pensée, sauvées du désastre par la puissance de l'art, se prennent à subsister, à croître, à se transformer, à vivre, enfin, dans d'autres hommes. C'est une rivière qui fait tourner tous les moulins de l'esprit. L'artiste est partout où sont ses œuvres, partout où vont ceux qui ont compris ses ouvrages, partout où il est des hommes en qui se puisse répandre, à travers les espaces et les temps, l'influence de ceux qui se nourrissent de lui : Virgile palpète dans Lamartine, dans ce notaire qui, à Rouen, rédige des actes obscurs et dans ce conseiller à la Cour, qui pêche le goujon, aux flots de la Garonne ; et si Verlaine n'avait point écrit, vos rêveries sur la tendresse et la destinée auraient-elles la nuance charmante et grave qui vous enchante ?

Jouissance de survivre à soi-même, de ne point mourir tout entier, comme disait l'autre, et qui n'a point péri, c'est le loyer du poète ; et Chénier, pour prendre un exemple, est vivant et d'une vie singulièrement plus profonde et plus active que celle de ce laboureur, qui vit, en effet, à l'instant que je parle et qui accouple ses bœufs en quelque vallon de Gascogne.

Ainsi, durant qu'il frappe la lyre, le poète respire avec passion, avec une sorte de frénésie, l'odeur des couronnes lointaines et le parfum des matinées qui ne finiront pas. Il voit en rêve, en beau rêve, son œuvre pareille à un grand vaisseau qui glisse aux flots des saisons, qui traverse l'océan des siècles, et qui laisse enfin s'épancher aux territoires de l'avenir sa magnifique cargaison : honneur, bonheur, volupté des races futures !

Franchir le temps, vaincre la durée, ne point mourir, quelque nom qu'on se plaise à lui donner, c'est le but véritable du poète.

Il ne faut point dire : c'est un homme qui conte ses amours, qui peint ses plaisirs, qui publie sa tristesse ou sa joie, et dont le langage présente je ne sais quelle forme singulière et savante, – non point que tout cela ne soit vrai ; mais il convient d'aller à l'essentiel et de dire : c'est un homme en rébellion contre le règne du temps, contre la brièveté de la vie, – et la gloire n'est pas autre chose que cette rébellion – si elle triomphe.

Voilà la source du lyrisme, et il n'est pas une stance qui, tout compte fait, et fût-elle allègre et radieuse, ne jaillisse de l'angoisse de la mort. Un immortel, pourquoi écrirait-il des vers ?...

Ah ! qui viendrait ici parler d'un jeu ? Les poètes – comme tous les autres hommes – sont jetés à la mer, dans ce tourbillon de la vie qui n'est, en quelque sorte, que le prélude de la mort ; mais, plus profondément, ils sentent qu'ils finiront par se noyer. Ils luttent ; ils veulent que ce qui est leur pensée, que ce qui est en eux-mêmes, que ce qui est eux-mêmes ne soit pas perdu à jamais. Ah ! le plaisant jeu, en vérité ; et voyant un homme qui se débat dans l'océan, en danger de mourir, pensez-vous qu'il joue ?

Mais ne voilà-t-il pas de bien sombres images, alors que les figures de la poésie sont à l'accoutumée tout harmonie, grâce et flamme dansante ? Ne fallait-il pas, pourtant, aller sous les apparences et plus bas que le feuillage, si l'on voulait découvrir les racines du vieil arbre toujours renaissant, toujours chargé de nids et toujours chantant sous l'azur ?

Quand je suis loin de ces feuillages béarnais, l'hiver, entre deux toits lointains, au ciel gris de Paris, j'aperçois, à mon réveil, la tour Eiffel. C'est une heure où l'on voit encore assez mal en soi et hors de soi ; la tour semble être un obélisque et volontiers, je pense que ma journée commence en quelque pays de féerie, que les Pyramides sont à la Muette, le Sphinx aux Batignolles et que le Nil coule doucement sous le pont de la Concorde.

N'auriez-vous point voulu respirer en cette Egypte fabuleuse, parmi ces hommes qui, ne vivant que pour l'éternité, ne construisaient que des temples et des tombeaux ? Leurs temples survivent à leurs dieux mêmes, et nous rêvons encore sur le mystère des momies. Certains prétendent, dont j'ai oublié le nom, qu'au temps de Thoutmès III, un scribe qui savait démêler le futur et lire aux littératures de l'avenir, écrivait, un beau soir :

*Tout passe. La momie
Seule a l'éternité,
Et sa forme endormie
Survit à la cité.*

Ce scribe, dites-vous, a tout l'air d'un plagiaire ; mais comment l'accuserions-nous pourtant d'avoir feuilleté *Emaux et Camées*, si nous

songeons aux rigueurs de la chronologie ? On ne télégraphie pas dans le passé, dit Einstein ; et nous ajouterons qu'on ne plagie pas les poètes futurs...

On peut certes railler ce souci qu'avaient les Egyptiens, de se donner, dès leur mort, un corps immortel et d'en instituer des images. C'est bien de l'honneur pour une guenille, comme parlait l'autre. Mais ces vieilles gens pensaient, vous ne l'ignorez point, qu'aussi longtemps que leur corps ne serait pas détruit, ni les sculptures et peintures qui le figuraient, elles ne seraient point tout à fait mortes ; et je vous demande si nous ne faisons pas tout de même que ces peuples de jadis, je l'entends au figuré, et si notre pensée n'est pas attachée au même soin.

Les hommes que nous voyons vivre autour de nous ne s'occupent-ils pas de laisser quelque image qui puisse durer plus qu'eux-mêmes ? Ils muent leur pensée en pierres, en briques, en métal, et construisent des palais ou des usines dont les portes s'ouvriront encore alors qu'ils seront morts. Il est de ces hommes qu'anime le seul souci de ne jamais mourir. Ils passent le temps que leur laisse une existence avare de loisir à discerner leurs pensées et leurs sentiments, leurs rêves, leurs espoirs et leur mélancolie ; ils méditent sans cesse, et de tout ce qui est leur trésor intérieur ils font vendange. Le vin de ces grappes spirituelles, ils le mettent en des flacons, en des livres, s'il vous plaît mieux, afin que lorsqu'ils ne seront plus, on puisse encore déboucher le flacon, ouvrir le livre. Ils n'ont qu'une pensée qui est de durer. C'est la pensée de tous les hommes, car le propre d'un mortel, c'est de regretter de n'être point immortel.

On nous a toujours enseigné que l'art est un jeu, que la poésie naît de la contemplation sereine de l'univers, qu'elle est la voix de l'homme qui, en des heures fortunées, se croit à l'abri des forces de la nature et qui noue les paysages à son âme, en un chant désintéressé. Désintéressé ? Qu'on nous permette de sourire. Les poètes, comme les peintres et comme tous ceux qui vivent pour quelque art, ne songent qu'à préserver du néant ce qu'ils jugent le plus précieux au plus profond d'eux-mêmes. La poésie est seulement l'un des visages de ce que l'on appelait autrefois l'instinct de conservation. Il n'est pas besoin de rêver de l'Egypte. Les poètes sont égyptiens, mais c'est

de leur vivant qu'ils embaument leur propre momie. Et croyez-vous, Madame, que l'amour soit un sentiment négligeable. Il est, me diriez-vous, si vous osiez répondre, le premier de tous et le plus puissant, et l'on ne doute guère que Vénus ne nous mène tous par le bout du cœur. Pourquoi donc les poètes ne chanteraient-ils pas leurs tendresses et faut-il s'étonner de trouver en leurs vers les noms de Laure ou de Lesbie ? Leur livre à la main, ils s'élancent tous vers l'éternité. Combien sont-ils qui partent en souriant d'espoir ! Et combien sont-ils qui tombent au premier fossé ! Mais, tant qu'ils sont parmi nous, ne tentez point de toucher à un seul de leurs vers. Ils pousseraient des cris de paon. Changer l'une de leurs syllabes ou lier des mots qu'ils ont déjà liés, et comme ils les ont liés, c'est leur fausser la clé du paradis.

Demandez à Derème qui nous écoute et qui, je ne sais pourquoi, prend des notes dans la marge de son journal, s'il n'aurait rien à dire en cette affaire. Il se tait. Je vous lirai donc les vers que de lui reçut Francis Jammes, au moment où ce poète que nous admirons et que nous aimons, venait de publier l'un de ses recueils de poèmes, celui que nous relisions hier et qui s'appelle *Ma France Poétique*.

Epître à Francis Jammes
sur un vers.

*Francis Jammes, berger vêtu de rude laine
Qui tirez des accords d'une flûte de buis
Et qui faites cabrer aux margelles des puits
Les boucs de la colline et les bœufs de la plaine,
A vous qui, maniant et la lyre et le luth,
M'avez premier montré l'aube et la poésie
Et les dieux souriant devant leur ambroisie,
A vous père, chasseur et poète, salut !
Au pied de l'Ursuya que ne puis-je me rendre !
Mais ce chant vous daignez l'entendre
D'une oreille bénigne et tendre.*

*Je me souviens du temps où, ma barbe au futur,
A Tarbes, la caserne avait un triste mur,
Mais couronné, l'été, de feuillage et d'azur.
Au bureau du major, pensif et secrétaire,
Comment, dans cet asile, eussé-je pu me taire ?*

Les registres dormaient dans l'ombre et je chantais
LES ROSES DONT L'AROME EMBAUME LES ÉTÉS.

*Ainsi Je charmais ma trirème
Essuyant ma plume au tricot,
Et je composais Le Poème
De la Pipe et de l'Escargot.*

*Aujourd'hui que déjà ma tempe n'est plus noire,
Que les nuits ont mué mon ébène en ivoire,
S'il convient d'imiter Léonard et Parny,
Aujourd'hui que le temps de danser est fini,
Je chanterais sur des guitares monotones
LES ROSES DONT L'AROME EMBAUME LES AUTOMNES.
Les roses... Ce vieux vers encore, je l'aimais,
Car il me rappelait des juillets enflammés
Et parfumés – sont-ils rêve et cendre à jamais ? –
Où, pour que mes jours fussent ivres,
Il ne fallait qu'oiseaux, soleil, songes et livres.
Depuis... Clymène est belle et sourit à mes vœux.
D'une mèche de ses cheveux
J'ai noué mes destins, et lui fais ma musique...*

*Bref, hier, je lisais la France Poétique.
Vous savez que je lis vos vers,
Que je les lis et les murmure
Et que par eux je vois gonfler la treille mûre,
Et des geais bleus dans la ramure,
Encor que nous soyons au milieu des hivers.
Hélas ! ma joie était cette grange prospère
Qui soudain fume et tombe sous l'éclair,
Car ne chantez-vous point au poème du Père :
LA ROSE DONT L'AROME EMBAUME LE PLUS L'AIR ?
Jammes, si les races futures
Ont souci des littératures
Et si les vers sont encor lus,
Vous serez, glorieux, couronné de feuillage,
A la ville comme au village,
Par les enfants du nouvel âge ;
Mais de Tristan Derème on ne parlera plus,
Sinon pour indiquer dans un aigre sourire
Qu'il eût mieux fait cent fois de ne jamais écrire
Et qu'il doit brûler aux enfers
Pour avoir détourné l'un de vos meilleurs vers.*

*Jammes, ni vous, ni moi, nous ne sommes prophètes,
Mais les choses sont ainsi faites.
Où vous serez lion, Tristan sera souris,
Et pour mon pauvre vers on n'aura que mépris.
Il était bon, pourtant, puisque aussi bien les Muses
En ont quasi gonflé vos belles cornemuses.
Peut-être, grâce à vous, le verra-t-on fleurir
Et refleurir dans les loisirs de l'avenir.
Ainsi, mes quatre mots on les pourrait relire,
Et merci, dans ces temps qui m'auront oublié :
Ils seraient un murmure inconnu, mais lié
Comme un bleuet à votre lyre.*

- *Il était bon, pourtant...* dit Mme Baramel. Ah ! ces poètes sont tous les mêmes. Voyons, Monsieur Derème, quand on parle d'un vers que l'on a fait, peut-on oser le louer de la sorte ?... Et que répondit Francis Jammes ?
– Il répondit :

*Ma Muse longue et belle et saur des Récamiers,
Tristan, quand s'accrocha ton bluet à sa lyre,
A tiré des éclairs de son casque d'empire,
S'est tue, et j'ai compris combien vous vous aimiez*

- Ah ! nous n'étions guère romantiques, reprit M.
Decalandre en songeant à sa jeunesse.
– Et vous aviez tort. Le romantisme est encore bien
vivant et je m'en réjouis.
– *Romantisme pas mort...*
– Que d'esprit !
– Et qu'est-ce que le romantisme ? On en disserte
tant qu'on ne le sait plus guère.
Cette belle stance :

*Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé,*

est-elle une stance romantique ? On ne le voit point. Elle est pourtant aux *Chants du Crépuscule* ; et si, lisant encore Hugo, comme lui nous pesons, à genoux sur la pierre :

*Ce qu'un Napoléon peut laisser de poussière
Dans le creux de la main,*

sommes-nous romantiques ? Et Juvénal était-il un poète de 1830, lui qui écrivait tout de même sur le propos d'Annibal : *Expende Hannibalem...*

Je penserais volontiers que les grands poètes romantiques – Hugo, Lamartine, Musset, Vigny, – s'ils ont été grands poètes, ce n'est point du tout à cause du romantisme qui était en eux, mais bien au contraire que le plus beau de leur génie éclate aux pages où ils affirment une fois de plus les traditions de la pensée, du sentiment et du langage français. Comment saurait-on démêler la trace la plus humble d'une technique nouvelle et d'un esprit nouveau dans ces vers célèbres :

*Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau ?*

Boileau eût trouvé ces vers excellents et nous faisons comme eût fait, sans doute, Boileau.

On dira que je choisis mes exemples, mais il n'est que de relire ces poètes pour juger que je ne m'écarte point des bonnes routes. Et n'ai-je point quelque sujet de penser que les beaux vers romantiques ressemblent si étrangement aux beaux vers classiques qu'on en vient sans peine à conclure qu'il n'y a qu'une manière en notre pays de composer les vers ? Je suis bien fâché pour les romantiques, et bien heureux aussi comme ils l'étaient, sans doute, mais leurs poèmes, quand nous les admirons, c'est pour les mêmes raisons qui nous font louer aussi bien Racine que Ronsard.

Restent les vanités, tout ce qui était caduc aux palais romantiques ; tout ce qui était le plus brillant, peut-être, et qui était aussi le moins durable. Que de minarets, de tartanes, de sultanes, de sorciers, de gnomes et de pendus ! Mais nous avons connu, en des temps moins éloignés, une invasion de guivres et de princesses diaphanes. Les guivres, de plus en plus sombres, se

sont confondues à la nuit. Les princesses diaphanes sont devenues transparentes ; on ne les voit plus.

Entendez bien que ces tartanes et ces sultanes du romantisme n'étaient que les accessoires agréables d'un symbolisme et qu'elles évoquaient l'idée de cette fuite, de ce départ vers *des ailleurs*, comme on parle, – et comme on chante, à l'ordinaire, quand on est mal satisfait des jours, comme des nuits, que les destins allouent à la race des hommes. Fuir, en rêve, vers l'Orient ou vers le moyen-âge, c'est toujours fuir. Ces poètes, que n'avaient-ils de vraies ailes ?

*Oh ! sur des ailes, dans les nues,
Laissez-moi fuir ! laissez-moi fuir !*

s'écrie Hugo. – Des ailes ! s'écrie Gautier :

*Des ailes ! des ailes ! des ailes !
Comme dans le chant de Ruckert...*

Ce ne sont point cris de sages, si le sage du moins se sait accommoder des caprices du sort. Mais les romantiques ont accoutumé de penser qu'ils vivent en prison. Ils aspirent à la liberté. Que dis-je ! chacun d'eux voudrait qu'on le vît maître du monde. Frénésie d'ailleurs qui, à des degrés divers et sous des formes différentes, couve au fond du cœur de tous les mortels ; et le romantisme, précisément, c'est le règne du cœur ou, pour mieux dire, le rêve que le cœur puisse être souverain. N'est-ce point l'exposer aux plus sombres des catastrophes, et n'est-ce point un délire, si le monde est comme il est, de penser que nous puissions si bien l'emplir qu'il prenne enfin la figure de nos songes ? „Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune et à changer mes désirs que l'ordre du monde...” C'est la grande voix classique qui parle ainsi ; c'est Descartes, et n'entendez-vous pas La Fontaine :

La plus belle victoire est du vaincre son cœur ?

La poésie, c'est une balance en équilibre : le cœur dans un plateau, dans l'autre la raison. Le romantisme voulut avoir triple cœur, comme l'autre avait triples muscles... Qu'en demeure-t-il ? Les pages, les seules pages, et elles sont belles, qui eussent su plaire aux amateurs de Racine, comme elles nous plaisent à nous-mêmes.

Est-ce à dire que le règne du cœur soit achevé, que sa royauté romantique soit abolie ? Non certes ; et, dès que l'intelligence est moins puissante que le cœur, le romantisme renaît. Quant à sa plus belle strophe, si elle est vraiment belle, elle n'est pas romantique ; et s'il vous plaisait d'entendre la musique du romantisme, je vous dirais peut-être ces vers d'Alphonse Esquiros :

*Dans un monde encor vierge, aux champs d'Océanie
Je voudrais promener ma fortune bannie ;
Moi je suis fils des eaux, de l'orage et des vents ;
Je voudrais habitant d'une cité flottante,
Vivre au milieu d'un fleuve et déployer ma tente
Sur les joncs et les flots mouvants.*

Les joues charmantes de Mme Baramel avaient soudain pris la couleur qu'on voit aux cerises les mieux empourprées.

— Vous injuriez le romantisme ! s'écria-t-elle.

— Le romantisme ! dit M. Théodore Decalandre. Je sens que nous allons nous prendre aux cheveux, si nous continuons d'en discuter ainsi. Il le faudrait d'abord définir, et on ne le peut guère plus. Imaginez un petit sac, mais un petit sac magique et qui se puisse gonfler au point de contenir tous les objets qui sont au monde : c'est le romantisme. On a fourré dans ce sac toutes les passions, toutes les idées, tous les sentiments, toutes les injures, toutes les indignations, toutes les tendresses. Allez donc maintenant définir son contenu !

- Pardon, dit Mme Baramel. Etes-vous pour le romantisme ? Etes-vous contre le romantisme ?
- Je ne l’aime pas.
- Ah ! ah ! Hugo est donc un imbécile ?...
- Point du tout, Madame ; c’est, à mon sens, un grand poète.
- Alors, je ne vous entends plus.
- C’est bien ce que j’avais prévu. Pourquoi voulez-vous, comme cela et tout à trac, fourrer Hugo dans le sac romantique ?
- Mais parce que Victor Hugo est le plus grand des poètes romantiques.
- Eh ! de cela personne ne doute, Madame.
- Vous moquez-vous de nous ?
- Je n’ai jamais été si grave. Mais encore une fois lorsque je dis ce vers d’Olympio :

Les retraites d’amour au fond des bois perdues...

- est-ce que je dis un vers romantique ? Je dis un beau vers, tout simplement.
- Je vous vois venir. Vous soutiendrez bientôt qu’aux pages où il est beau, Victor Hugo est un grand poète, et qu’il est romantique en ses mauvais endroits. C’est un jeu assez facile...
 - ... et qui pourrait n’être pas qu’un jeu. Mais je n’y songe guère. Je voulais seulement dire tout à l’heure que je ne suis point si sot que de n’admirer point – mais non pas jusqu’en toutes leurs verrues – un Hugo, un Lamartine, un Vigny...
 - ... un Musset.
 - Vous faites bien de le nommer. Et que voilà donc des romantiques divers ! Et ne vous ai-je point montré naguère-ou jadis, déjà – qu’il est des vers de Lamarmartine, de Musset, de Vigny, de Hugo, qui eussent pu jaillir de la lyre de Malherbe, et réciproquement, comme parlent les géomètres ? Vous me donnerez donc licence de soutenir que c’est user d’une méthode

tendancieuse que de m'opposer des poètes que j'admire, quand j'entends parler du romantisme.

– O paradoxe ! s'écria M. Lalouette. Qui veut dissenter du romantisme littéraire doit donc faire abstraction des chefs-d'œuvre littéraires du romantisme !...

– Vous ne vous égarez pas, mon cher ami, encore que vous pensiez donner dans l'extravagant ; car si le romantisme est une manière de poison de la pensée, il n'est pas défendu de songer et de constater qu'il a pu avoir une action moins puissante et moins pernicieuse dans les fortes têtes que sur les faibles cervelles. Le tout est de savoir si vous me demandez mon opinion sur le romantisme, sur l'état d'âme appelé romantique, ou sur les ouvrages de quatre ou cinq grands poètes, qui ont noirci leurs feuillets dans les tempêtes du romantisme et qui ont fait des vers, dont les meilleurs sont pareils aux arbres beaux et bons, plantés, au long de la route que suit en chantant et rêvant la vieille et toujours jeune tradition française. Où pourrions-nous mieux voir les effets du romantisme, et par conséquent tenter de le définir, que chez les poètes du second ordre, précisément parce qu'ils n'ont pas été assez robustes pour neutraliser le poison et qu'ils titubent en le suant par tous les pores ? Singulière époque – ce n'est point de la nôtre que je parle ; on pourrait aisément s'y tromper – singulière époque, celle qui porte sur ses flacons l'étiquette de 1830.

– J'en suis toute transportée ! s'écria Mme Baramel. Ces sorcières, ces spectres, ces châteaux en ruine, ces pendus, que sais-je encore ?... Comme tout cela secoue violemment les nerfs !

– *Que j'aime à voir la décadence
De ces vieux châteaux ruinés...*

récita M. Decalandre.

*Là se nichent en mille trous
Les couleuvres et les hiboux.*

*L'orfraie, avec ses cris funèbres,
Mortels augures des destins,
Fait rire et danser les lutins*

*Dans ces lieux remplis de ténèbres.
Sous un chevron de bois maudit
Y branle le squelette horrible
D'un pauvre amant qui se pendit...*

*Le plancher du lieu le plus haut
Est tombé jusque dans la cave,
Que la limace et le crapaud
Souillent de venin et de bave...*

– Ah ! je n'en puis plus ! soupira Mme Baramel. L'on pâme. Avouez que ces vers sont délicieusement horribles. C'est la nourriture des âmes fortes. Ces romantiques...

– Mais, Madame, je vous dis des vers de Saint-Amant, du bon gros Saint-Amant, de celui-là même qui a chanté le melon. Et j'aime mieux son melon que sa limace ; mais je crois bien que vous avez avalé sa couleuvre... Ah ! Madame, il ne faut point juger une école littéraire sur ses signes extérieurs, comme on estimait autrefois les contribuables, ou bien il faut à loisir examiner ces signes et démêler pour quelle raison les poètes se sont plu à leur demander d'interpréter leurs rêveries... L'extérieur ! C'est, hélas ! pour une grande partie du public la seule chose qui soit intéressante ; et à suivre cette pente nous en viendrions, par ailleurs, à penser que la bataille du romantisme contre le classicisme, ce ne fut que le combat des maigres chevelus contre les chauves gras, et rasés. Rappelez-vous Gautier :

*Terreur du bourgeois glabre et chauve,
Une chevelure à tous crins
De roi franc ou de lion fauve
Roule en torrents jusqu'à ses reins.*

*Tel, romantique opiniâtre,
Soldat de l'art qui lutte encor,
Il se ruait vers le théâtre
Quand d'Hemani sonnait le cor.*

Et Petrus Borel :

*Aux regards méticuleux
Des bourgeois à menton glabre
Devons-nous sembler follet...*

Et Musset :

*Classiques bien rasés, à la face vermeille,
Romantiques barbus, aux visages blêmis !*

- Vous faites de la critique de barbier, dit fort aigrement Mme Baramel.
- Ah ! Madame, vous ne savez point ce qu'un romantique peut faire avec des cheveux ! Entendez cette fin de Sérénade et comme chante notre héros sous le balcon nocturne où soupire sa belle :

*Ote tes fleurs, défais ton peigne,
Penche sur moi tes cheveux longs,
Torrent de jais dont le flot baigne
Ta jambe ronde et tes talons.*

*Aidé par cette échelle étrange
Légèrement je gravirai,
Et jusqu'au ciel, sans être un ange,
Dans les parfums je monterai.*

M. Sylvain Labrette se prit à improviser :

*Je suis de petite taille
Mais vers vous il faut que j'aille,
Qui soupirez au carreau.
Belle, belle, toute belle,
Vos cheveux sont une échelle,
Chaque épingle est un barreau.*

On le fit taire.

- Je pense, reprit M. Decalandre, que ce souci d'avoir la tête chevelue n'est que pour rappeler au peuple que l'on est un terrible homme aux campagnes de Vénus. Je ne vous redirai pas l'aventure de Samson ; mais il n'est pas mauvais, sans doute, d'affirmer que l'on est pourvu d'une crinière de lion, lorsqu'on se prépare à rugir dans le débris des lois humaines. Car notez bien que les romantiques ont un furieux goût de tout dévorer. C'est frénésie de jeunes gens, qui, à dix-huit ans, pensent conquérir le monde, enlever les princesses et nourrir, de leurs rivaux meurtris, les crocodiles innocents du Jardin des Plantes.

– Ce sont nobles emportements du cœur, dit Mme Baramel.

– Nous y voilà bien. Le cœur... Connaissez-vous cette phrase ?, Je savais... que la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée, en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées...” Entendez maintenant ceci, qui traite du même objet : „L’homme qui a dévoué ses jours au culte des Muses sent le cercle de sa vie physique se resserrer autour de lui, en même temps que la sphère de son existence intellectuelle s’agrandit. Un petit nombre d’êtres chers occupent les tendresses de son cœur, tandis que tous les poètes, morts et contemporains, étrangers et compatriotes, s’emparent des affections de son âme. La nature lui avait donné une famille, la poésie lui en a créé une seconde. Ses sympathies que si peu d’êtres éveillent auprès de lui, s’en vont chercher à travers le tourbillon des relations sociales, au delà du temps, au delà des espaces, quelques hommes qu’il comprend, et dont il se sent digne d’être compris...” Avez-vous remarqué le ton différent de ces deux fragments ? L’un des auteurs ne parle que de s’instruire, le plus sagement du monde, auprès des vieux livres ; l’autre, en cet exercice, voit surtout une évasion, – cela deviendra : *fuir, là-bas fuir*, ou bien encore : *emporte-moi, wagon...* – l’un prête sa raison à l’étude ; l’autre, ivre de rencontrer des égaux, lance son cœur ; l’un est Descartes, l’autre Victor Hugo.

– Eh bien ! dit Mme Baramel, il ne me déplaît pas qu’on lance son cœur.

– Mais faut-il donc que le cœur emporte tout et mène tout ?

– Et pourquoi non ?

– Parce qu’un homme trébuche, qui prend son cœur pour lanterne. Il n’est que de regarder autour de soi. Nous l’avons mille fois vu, et non seulement l’expérience nous le montre, mais il ne faut pas être grand clerc pour en démêler les raisons.

Ce que nous appelons le cœur, cette terrible poussée du sentiment, ne peut ni ne veut connaître de limites ; sa qualité propre, c’est d’aspirer à un bonheur infini. Tout ce qui la gêne lui paraît mauvais. Elle ne tarde pas à trouver que le monde est mal fait. Elle ne pense plus qu’à s’évader vers des pays dont les décors sont pour elle quasi fabuleux – vers des Espagnes de

féerie, vers des Italies de songe, et vers des Cyclades de rêve – ou encore vers les siècles étranges d'un moyen âge dont l'appareil funèbre est comme le châtiment de la vie. Ne sommes-nous point au décor romantique ? Ce cœur, il veut être souverain. Il veut être libre.

– Libre ! dit M. Sylvain Labrette. C'est, en effet, la clé – la clé des songes romantiques, si je le puis dire „La liberté dans l'art, la liberté dans la société, disait Victor Hugo, voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas tous les esprits conséquents et logiques."

– Tout le problème est de savoir si le but de l'art n'est pas d'être beau, plutôt que d'être libre, et s'il ne cesse pas, précisément, d'être beau à mesure qu'il se libère. Ne le comparez pas à un forçat qui enlèverait les chaînes de ses mains et de ses pieds, mais plutôt à un homme qui tous les matins s'arracherait un os afin que sa chair ne fût plus esclave des lois rigides du squelette. Ah ! le bel affaïssement. Nous avons un peu vu cela, en nos saisons ; et vous remarquerez que Victor Hugo, dont vous rappelez la maxime, a si peu osé oublier les vieilles règles qu'il n'a jamais pu faire un alexandrin qui ne se coupât en deux hémistiches et qu'il n'a jamais lié à la rime un pluriel avec un singulier. Admirable révolutionnaire ! Mais il était trop poète pour abandonner les vieilles déesses toujours jeunes.

– Si je vous entends bien, dit Mme Baramel, votre condamnation du romantisme n'est que la condamnation du cœur...

– Vous n'y êtes point du tout. Il n'y a pas de poésie qui ne jaillisse du cœur. Mais est-ce à dire que le cœur doive être roi ? C'est là qu'est le problème. Je ne vous relirai pas mon apologue de *la Bride et du Cheval* et je voudrais pourtant écrire encore : On dit : le romantisme, c'est un cheval violent ; le classicisme, c'est une bride ; et l'on conclut : j'aime mieux le cheval que la bride. C'est charmant. Mais la poésie, c'est, à la fois, le cheval et la bride, et non point le cheval sans la bride, ni la bride sans le cheval.

Quel est, dès lors, l'écrivain qui représente le mieux le romantisme ? C'est un inconnu. C'est celui qui s'est le mieux laissé emporter par son cœur, par son cheval. Celui-là ne pouvait écrire un chef-d'œuvre, puisque c'était de tous le moins doué de raison. Il avait perdu sa bride ; et sa monture n'est jamais revenue à l'écurie. Nul ne sait plus le nom du cavalier.

Il a des successeurs. Il en aura toujours. Les antiques passions, que vous vous plaisez, Madame, à nommer romantiques, elles sont de tous les temps ; et il n'est que de leur laisser, pendant une heure, la bride sur le cou pour que nous devenions romantiques. C'est si agréable d'être libre un instant, d'être libre pour toujours ! Mais ce n'est qu'illusion – et le propre de la poésie n'est pas de chanter des fantômes, mais de chanter ce qui est ; et si le cœur de l'homme est parfois peuplé de chimères, on les peut bien chanter aussi, mais non sans indiquer, aux détours du poème, que les rêves ne sont que des rêves... Car les poètes qui, parmi les hommes, sont les plus fous, doivent être aussi les plus sages.

Mme Baramel n'était point du tout convaincue par cette harangue. Elle but un grand verre d'orangeade.

– Je vais, dit M. Decalandre, vous dire une fable que j'ai composée l'autre soir :

L'HOMME, LA MOUCHE ET LES DEUX PUCES.

*Par des vœux importuns, nous fatiguons les dieux,
Comme par des remords trop vastes pour nos fautes ;
L'Olympe est un séjour enviable et ses hôtes
A toute heure vers nous ne tournent pas les yeux.
Nous avons beau crier, leurs demeures sont hautes.
Hercule, s'il lui plaît, nous sauve du danger
Et Jupiter lance la foudre ;
Il mettrait d'un seul coup toute la Grèce en poudre,
Mais il ne faut le déranger
Sans bonne cause. On vit requête mal reçue ;
C'était celle d'un sot dont l'aventure est sue ;
Pour tuer une puce, il voulait obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.
Or un autre était prompt à se scandaliser
Jusque là qu'il s'en vint l'autre jour accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.
Une puce !... On pourrait avoir d'autres remords !
Jupiter en rira lorsque nous serons morts ;
Sur tels soucis, il vaudrait mieux se taire.
Un troisième malgré son mauvais caractère,
Je le préfère ; cœurs lui furent indulgents :*

*Il n'aurait pas marché sur une mouche à terre.
Mais s'il l'avait trouvée à dîner dans son verre
Il aurait assommé quatre ou cinq de ses gens.
Pourtant le sage aux fols doit-il être sévère ?
Mouche et puce, ce sont médiocres objets ;
Mais en monstres, par nous, ils se trouvent changés,
Et tel croit voir trembler la nue
S'il éternue.*

– Eh ! dit fort aigrement Mme Baramel, est-ce encore à quelque mouche ou à une puce que vous entendez comparer le romantisme ?

– Non point, et j'ai voulu rappeler que les plus petites choses, dès qu'elles nous intéressent, deviennent fort grandes pour nous ; et j'ai voulu montrer aussi qu'on ne distingue point toujours, au premier regard les vers de Musset de ceux de La Fontaine et de ceux de Molière. Il en est de ces trois auteurs dans mon ouvrage fugitif, mais je tiens pour assuré que vous les avez reconnus au passage...

Un air plus frais soufflait sous les troènes, et le cœur et l'esprit de M^{me} Baramel goûtaient enfin un peu de calme.

– J'ai mon cahier d'autographes, dit-elle. Avez-vous oublié votre promesse d'inscrire quelques mots sur l'une de ses pages ?

– Non certes, répondit M. Decalandre, et j'y ai rêvé hier soir.

M. Lalouette voulut bien lui prêter son stylographe et notre vieil ami, plus sérieux qu'un écolier qui fait son devoir, se mit à écrire :

„Mon Dieu ! que j'ai le cœur morose, et j'ai vidé mon encrier, sans trouver la page de prose que vous me demandez pour orner ce cahier. La prose, hélas ! est chose difficile, lorsque les vers ne sont qu'un divertissement : il n'est que de songer à quelque vieux tourment, ou qu'un prochain bonheur nous va donner asile, pour que naisse l'enchantement.

„Le poète en son cœur trempe son porte-plume. (L'image n'est pas bonne et pourtant c'est ainsi !) Mais de la prose !... Autant peiner sur une enclume. C'est se donner trop de souci. Le prosateur qui forge des idées, souffrez que je l'admire et ne l'imité point. (On l'a dit). Je n'ai pas un si terrible poing ; et j'attends d'Apollon des images scandées, des nymphes tout à coup qui dansent au secret du rivage ou de la forêt, des musiques soudain qui passent par ma plume et qui chantent sur le papier, et sans prendre jamais la peine

d'épier si, pour mes fers, le feu s'éteint ou se rallume. „C'est un métier de paresseux que le métier de poésie ; mais ne le dites point à ceux qui raviraient notre ambroisie ; il n'en est guère plus aux flancs de nos deux monts – du Double Mont plutôt, – on sait que c'est Parnasse. C'est là que dans la paix et l'ombre nous dormons, en fredonnant encore avec le vent qui passe. Et voyez comme sans effort nous sommes quelquefois disciples de Paul Fort ; et pour l'être, il suffit de n'aller à la ligne quand les syllabes nous font signe.” Puis il signa : *Théodore Decalandre* et, en guise de paraphe, dessina un bel escargot.

– Vous vous êtes mis fort en peine, dit Mme Baramel, et je vous remercie de ces vers qui se cachent si mal ; mais si je vous avais demandé quelques mots et de simple prose, c'était pour ne vous infliger point une torture. Je plains les malheureux poètes, quand je pense à toutes leurs entraves.

– Leurs entraves ? Faut-il donc toujours que vous voyiez des cordes quand vous songez à la poésie et que vous ne rencontriez jamais en esprit que des Muses enchaînées ?

Certains poètes ont entrepris de les libérer, pour parler comme vous et pour parler comme eux, et je me souviens d'un poème fort indulgent de Guy-Charles Cros. Il chantait :

*Raoul Ponchon, Tristan Derème,
le plaisant bruit que font ces noms !
Je pense à des vers d'eux que j'aime,
Aiment-ils les miens ? Ah ! mais non !*

– Et pourquoi donc ?

– Attendez. Et voici le second quatrain :

*C'est que mes affreuses licences,
mes singuliers, mes pluriels,
m'ont exclu de leur chœur qui danse,
mis à la porte de leur ciel...*

Voilà donc le problème bien posé... Faire rimer le pluriel avec le singulier, comme on parle, quelle belle victoire ! A quoi servirait-elle ? Et je voudrais

bien que l'on me permît de répondre au poète en une brève épître. Je lui dirais :

*Mais si, mon cher Guy-Charles Cros,
J'aime vos vers et ce n'est trop
De les beaucoup aimer, quand je songe au poète
Que les Muses bercent et fêtent,
A ce poète que vous êtes !
Les pluriels aux singuliers
Qui vous défend de les lier
Et fais-je ici quelque autre chose,
Lorsque voulant planter mon chou
En ce jardin j'entre après vous
Par des portes qui n'étaient closes ?
Mais tant de mots ainsi que vous apprivoisez,
Avouez qu'il est plus aisé
De les faire danser à votre cornemuse.
Vous doublez les chances du jeu,
Vous doublez les sommets neigeux
Où l'on puisse prendre les Muses.
Pourtant n'attendez pas que je rime un traité :*

Le traité du Poète en proie aux Libertés,

*Au cours des vers que j'improviserai ;
Sujet vaste, et qui veut qu'on s'enferme un instant,
Et davantage, alors que l'azur du printemps
Rougit les premières cerises.
N'est-ce temps de cueillir le feuillage nouveau,
De négliger la rime en gardant la cadence,
Et d'aller aux vallons, mon cher Guy-Charles Cros,
Pour louer vos Muses qui dansent ?*

– Taratata ! dit Mme Baramel. Il faut toujours, mon pauvre ami, qu'on vous ramène à la question ; et quand je parlais, tout à l'heure, des entraves de la poésie, je pensais que les prosateurs sont mille fois plus enviables, qui dansent et chantent ou, du moins, écrivent en toute liberté.

– Que dites-vous, Madame ? Une page de prose, n'est-ce pas la tâche la plus pénible du monde et ne savez-vous pas qu'il est plus facile de pêcher, et comme en se jouant, deux cents vers dans l'encrier ? Il me semble – ô douleur ! – que vous ne me croyez point ; et je veux donc vous révéler l'un des mystères de la poésie. Il ne vous a certes pas échappé qu'au beau

langage qui est celui de notre pays, un poème ne saurait en aucune manière être formé d'un seul vers : et c'est pour la bonne raison que les vers ont accoutumé de rimer, sur nos rivages, et qu'une rime ne peut éclore que par le moyen de deux mots, dont chacun se rencontre à l'extrémité d'un vers. Il faut donc composer au moins deux vers, pour peu que l'on prétende à signer un poème, et un poème fort court, le plus court que l'on ait licence d'imaginer.

Et cependant que j'évoque la rime et ses jeux, j'entends encore le ramage de certains de nos esthéticiens qui, répandant plus de bruit que de sagesse, soutiennent volontiers que la rime est la chose la plus sotte et la plus vaine qui se puisse rencontrer et que ses règles ne sont que chaînes nouées et cadénassées aux jambes comme aux bras du poète qui voudrait bondir au libre azur. Laissez dire ces critiques, et mieux vaut, d'ailleurs, comme l'on parle au Béarn, où nous sommes, les entendre que d'être sourd. Mais je voudrais, avec vous, aujourd'hui, voir, en la rime, le trésor le plus précieux, le bien le plus utile – je l'entends au poète, et, partant, à son lecteur – et la déesse, enfin, la plus secourable qu'il nous soit donné de rencontrer aux pentes dangereuses du Parnasse.

N'avez-vous jamais songé que le mortel infortuné qui entreprend d'écrire en prose doit d'abord trouver des idées et les conduire ensuite par les prairies, les ravins, les landes, les carrefours, à la manière de ces chèvres que nous rencontrons parfois aux rues de Paris, entre les autobus, les tramways, les taxis et les autres véhicules automus – chèvres mélancoliques, et qui, dans le vacarme où nos jours s'assourdissent, nous font rêver au calme ensoleillé des serpolets et de la menthe, sur les rives de la province natale ? Le pauvre berger siffle ses bêtes, qui montent aux trottoirs ou s'enfuient aux rues voisines : c'est le prosateur. Mais le poète qu'a-t-il à faire d'un chien ni d'une houlette ? La première chèvre de son troupeau apparaît, je ne sais comme, et bondit autour de lui, ou, nonchalante, se couche à ses pieds ; et, par un miracle que vous aimerez, cette première chèvre aussitôt en met au monde une seconde. Vous en verrez naître une troisième et mille autres. Quant au berger, il contemple ce troupeau merveilleux qui se presse autour de lui ou qui s'avance ; et il n'a

que fort peu de peine à le mener, si vous songez que c'est précisément le troupeau qui le mène ou qui le fait, en s'arrêtant, demeurer immobile.

La première chèvre, c'est le premier vers. D'où vient-il ? Il faudrait, pour le dire, écrire un fort gros livre, et encore ne le dirait-on, peut-être, point ; mais ne manquez pas de considérer que du premier vers va naître le deuxième, et pour cette seule et magnifique raison que le mot qui termine le premier vers vous donne déjà, ou, du moins, vous indique le mot que l'on verra luire au terme du second, lequel mot engendrera ce second vers, tout de même qu'un grain de blé que vous mettez en terre se développe au point d'être enfin, et tout à la fois, racines, tige, feuilles, épi. Que si vous dites, pas hasard :

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où...

il faut bien, si vous n'avez aucun motif particulier de nous entretenir du Pérou, d'un *acajou*, d'un *caillou* ni d'aucun autre objet qui sonne en *ou* – et, le jour, le *hibou*, le secourable hibou, est couché – il faut bien, dis-je, que vous vous décidiez à nous parler d'un *cou*. C'est le héron qui va je ne sais où ; ce n'est point vous ; et l'on sait très bien où vous allez et où vous êtes conduite par la main ou, plutôt, par l'oreille ; et, de la façon la plus naturelle du monde, vous écrivez :

Le héron au long bec emmanché d'un long cou,

en bénissant le ciel qu'il n'ait pas un court cou, qui serait disgrâce infinie pour l'harmonie.

Mais vous voilà perdue. Le *je ne sais où* a épuisé son charme ; et vous êtes, pour un instant, redevenue prosateur. Il vous faut, vous-même, vous seule, vous, dis-je, et c'est assez, et ce n'est point trop, sans doute, et sans que personne vous secoure, il vous faut trouver une idée ; et, si vous êtes bien disposée, vous n'abandonnez pas votre oiseau et vous dites :

Il côtoyait une rivière.

Et si vous avez encore l'esprit éveillé ; si vous vous sentez bouillonner ainsi qu'un prosateur, loin de vous appuyer tout de suite sur le bruit de cette rivière, vous saisissez au vol une autre idée et l'on vous entend qui murmure :

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours...

Mais là, vous êtes épuisée ; vous n'en pouvez plus ; vous demandez grâce. Or, c'est justement l'instant du repos. Cette *rivière* et ces *beaux jours* vont travailler pour vous. Ils appellent, sans que vous ayez à crier, une petite troupe de mots ; on voit danser autour de l'encrier *carrefours*, *fours*, *labours*, *coutumière*, *commère*, *compère*, *père*, *prospère*, *topinambours*, *tours*, *vautours*, *détours*, *soupière*... Ne vous étonnez pas ; c'est une féerie ; et vous voyez danser les amours, la lumière et l'écolière et les tambours. Vous, vous êtes assise en votre fauteuil ; vous souriez au ballet ; vous n'avez, comme on dit, que l'embarras du choix, et si vous êtes douée de quelque disposition particulière, vous prenez sous le bras les tours et le compère et vous écrivez simplement :

*Ma commère la Carpe y faisait mille tours,
Avec le Brochet son compère.*

Avouez que c'est une façon de peindre les choses ; elle est du moins agréable à notre nonchalance, et il n'est peut-être point si aisé, partant de ce seul vers :

Un jour, sur ses longs pieds, allaitje ne sais où...

d'en arriver, sans rompre l'enchantement, jusqu'au point de nous confier que le héron fut

*... tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.*

La Fontaine a de ces mystères... Mais vous reconnaîtrez sans doute, et non sans quelque sourire qui ne me déplaira point, que si l'on peut honnêtement tenter de trouver une idée – mais seulement tous les deux vers – ce serait travail digne d'Hercule que d'essayer d'en rencontrer une à chaque ligne et quasi à chaque demi-ligne. Et c'est le sort de ceux qui n'usent point de rimes...

J'en ai l'esprit tout effrayé ; et vous me pardonnerez, je l'espère, si je n'ose entreprendre d'écrire aujourd'hui pour vous une page de prose. Il y faudrait quelque Bossuet !

– Je pense, dit Mme Baramel, qu'à l'instant de mourir, vous vous moquerez encore des personnes qui auront l'indulgence de vous écouter.

– Je ne ris point toujours, reprit M. Decalandre. Mais le temps où les destins nous ont donné de vivre nous irrite et nous désole assez souvent, pour que nous nous accordions cette revanche qu'est un sourire.

– Vous allez dire encore du mal de notre siècle.

– Soutiendrez-vous donc qu'il a su offrir, à ceux qui aiment les livres des poètes, quelque vérité qui fût pareille à un astre nouveau ? Il est tant de gens qui l'affirment, et gravement, et quelquefois de bonne foi, qu'on pourrait incliner à le croire. Mais y a-t-il des révolutions en poésie ? Certes. Mais sont-elles profondes et touchent-elles à l'essentiel ? Voilà où serait le problème ; et il faut avouer que nous avons bien des illusions là-dessus et que nous pensons que notre siècle – parce qu'il est le nôtre – doit être fertile en miracles...

Hélas ! nous voici en un temps singulier où les poètes ne peuvent, en la vie coutumière, lever aile ni patte, sans se heurter à quelque une des manifestations de ce qu'on appelle le progrès scientifique.

Qu'ils dorment en des palais ou dans les flancs obscurs d'un misérable hôtel, le téléphone retentit, les radiateurs vibrent. Des autobus, pareils à des mammouths mécaniques, les emportent vers des besognes, joignant les tonnerres de leur essence qui éclate au bruit des taxis, aux appels des tramways électriques. Ce n'est partout que métal, images de forge et souvenirs d'industrie. Baissez les yeux, – non point ici, où l'herbe est épaisse et verte, mais dans la rue, – baissez les yeux : vous foulez des rails ; levez la tête : des câbles se tendent de pylône en pylône ; entre les nuages, ronflent des avions ; et, loin sous vos pieds, Proserpine a fui l'empire souterrain où roulent, aujourd'hui, des métros triomphants.

Et voilà l'atmosphère qui s'offre aux poètes de ce temps ! Beaux ombrages, calme et fraîcheur propices aux rêveries, belles déesses, nymphes nues, qu'êtes-vous devenus ?

Mais les poètes se gardent d'être dupes. Certes, ils n'ont point manqué de saisir, ils ont saisi tout le pittoresque, tout le bariolage de cette agitation, ce bruit de moteurs, de trompes, de sirènes, de clacksons, cette profusion de couleurs violentes et rapides, ces autos noires, rouges, vertes, jaunes, qui glissent et vibrent sur le pavé verni, sur le parquet de Paris. Mêlés par la force des destins à toute cette frénésie, ils ont compris tout ce qu'un artiste pouvait extraire de la puissance étonnante de ce décor, toute la volupté mouvante et presque douloureuse, tout l'énervement, toute la fièvre, toute l'excitation et aussi toute la langueur qu'il apporte au cours de nos sentiments et de nos pensées. Toutes choses singulières, certes, et qui nous remuent, et dont le pouvoir de suggestion ne saurait échapper à quiconque a coutume de manier les rythmes et de faire danser les images.

Mais ils n'ont eu garde de faire de l'accessoire le principal, ni de prendre le moyen pour la cause et ce qui frappe d'abord les sens pour ce qui est essentiel. Ainsi, ne tombons pas au délire de je ne sais quelle poésie d'autobus, ni d'adorer le télégraphe parce que c'est lui, parfois, qui nous transmet les pensées de l'amour, et ne portons pas aux pieds de l'électricité, si je puis dire, ou de la science, les fleurs que nous aimions à répandre devant les larmes et les sourires de la tendresse – qui est éternelle.

Il ne s'agit point, en effet, d'avoir ce qu'on se plaît à nommer un sens moderne de la vie, mais d'avoir le sens de la vie, ce qui est tout autre chose ; et c'est-à-dire qu'il ne se faut point laisser emporter dans ses courants, ni s'égarer et tournoyer comme ivre à ses remous, mais qu'il en faut juger toutes les forces superficielles et profondes d'un point de vue plus stable et plus haut. Car notre époque est pareille à une orange, à un citron, s'il vous plaît mieux, ou encore à une mandarine ; je veux dire que ce qui nous frappe d'abord en elle, ce que nous voyons avant tout, c'est son écorce. Or, il ne s'agit pas de chanter l'épiderme, mais la chair profonde et la vie qui ne meurt point ; il ne s'agit pas de peindre ce qui passe, mais ce qui demeure ; et si l'artiste accorde aux choses d'une heure, d'une saison, d'une époque, une place dans son œuvre, ce n'est que pour situer sa pensée, s'il lui plaît, et pour indiquer le décor de cette âme troublée qui se désespère à la pensée de la mort promise et prochaine.

Car c'est là qu'est tout le drame ; c'est là qu'est toute la poésie. La vie moderne !... Décor, vain décor et pas autre chose... Mais trop d'hommes, trop de poètes ont été comme enivrés par ce décor. C'est une vieille histoire. Les gens jugent, disait en souriant le sage Franc-Nohain,

*Les gens jugent de notre temps
Les escargots sur la coquille,
Non sur ce qu'il
Y a dedans.*

Pourtant, notre époque, que nous apporte-t-elle non pas de nouveau, mais d'un peu profondément nouveau et qui nous permette de songer à corriger une page du vieil Homère ? Et comment, si elle a tout rénové, une odelette de Ronsard, une poésie de Musset, sont-elles encore comme composées d'hier, comme écrites de ce matin et pleines de nouveauté ?

Car notre époque s'imagine – et c'est charmant, – qu'elle a fait de grandes découvertes. Il se peut. Mais ce n'est pas l'invention de l'automobile ou de l'avion – je ne parle point du métro – qui peut avoir la moindre influence sur les sentiments et les pensées qui alimentent un poète. L'âme humaine est toujours la même, celle qui rêvait au bord du Tibre latin et celle qui se

dorlote en nos sleepings errants et luxueux. Pensez-vous que l'usage des taxis eût donné une autre perfection à Malherbe ? Pyrrhus ne serait-il pas toujours Pyrrhus, même s'il était mis en possession de téléphoner à Andromaque ? Chargé de fers, lui fait dire Racine, – et transposons :

*Chargé de fers... Allo... de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
Ne coupez pas !... Mes pleurs, tant d'ardeurs inquiètes...
Allo !... Fus-je jamais si cruel que vous l'êtes ?...*

Enfin prenons, en quelque manière, Pascal à témoin. Mais, donnant un autre visage à sa Cléopâtre, ne craignons pas de déclarer : Si Pierre Corneille eût été pourvu d'une automobile, la face de la tragédie n'aurait pas changé.

A chaque époque, il y a eu ce que nous appelons une *vie moderne* ; il y a eu une *vie moderne* au temps de Louis XV comme au siècle d'Attila, mais les poètes se sont gardés de se laisser éblouir par elle. Les poètes qui, en leur temps, exaltèrent le télescope, les chemins de fer et autres merveilles, que pensons-nous d'eux, aujourd'hui ? Ainsi, ne nous abandonnons pas outre mesure à chanter les ascenseurs ni la T.S.F. – et si nous le faisons pourtant, que ce soit avec un sourire où brille quelque lucidité et disons, par exemple, avec Jean Pellerin :

*Les dieux s'en vont, s'en vont au trot,
Jeanne se décourage,
Et le dernier Abencérage
Est mort dans le métro.*

Car il est vrai que l'art, en ses profondeurs, n'a guère plus varié au cours des siècles que la marche à pied ; et il ne peut varier davantage. Je veux dire que l'homme étant demeuré et demeurant toujours le même – à quelques nuances près et qui sont, en l'affaire, complètement dénuées d'intérêt, – il fait des vers, il marche en 1929, comme il marchait et faisait des vers il y a six mille ans. Et c'est une bien grande joie et une bien grande certitude de penser qu'un poème de Villon, une page de Virgile sont, en quelque

manière, formés de la même substance et s'élèvent au même niveau. Magnifiques jets d'eau qui montent à la même hauteur.

Et c'est une volupté de penser encore – tandis qu'un étudiant de sciences peut connaître des choses qu'ignoraient Leibniz et Descartes, – c'est une joie, dis-je, de penser à cette sorte de constance dans la perfection qui fait qu'un Shakespeare, malgré, , le progrès des siècles", n'a pas fait mieux qu'un Virgile, et qu'une belle œuvre est une chose, est un être qui palpite, qui ne passe point et qui n'est pas dépassé, – au contraire de tant de découvertes aussi scientifiques que philosophiques et précises, qui, souvent, ne durent pas davantage qu'un caprice de l'opinion ou qu'une mode en matière de chapeaux, et l'on sait assez, en fait de chapeaux, que les mauves ou les noirs ne durent pas plus que les roses.

Il n'y a pas de progrès dans les arts, parce que les arts correspondent à ce qu'il y a de plus profond dans l'âme des hommes, et que l'âme des hommes, dans ses profondeurs, ne change point. Il n'y a pas de progrès ; il n'y a qu'une grande sincérité, une grande ivresse toujours renouvelée, une grande consolation.

La lune pâle montait doucement dans l'air tiède du crépuscule. – O souvenirs de ma jeunesse ! murmurait M. Decalandre. Monde heureux, paradis où chantaient mes amis, cependant que les Muses souriaient à leurs premiers travaux. La vie était bonne ; la vie était belle ; et je ne veux certes point nier que dans cet univers, où battaient nos cœurs si fervents, ne jaillît point parfois du plus profond de nous-mêmes le vieux désir d'évasion, le souhait de nous élancer vers des mondes inconnus. Cela n'était point chose très neuve et déjà nous avions entendu cet air :

Emporte-moi, wagon ; enlève-moi, frégate !

C'est Baudelaire qui parlait, ou bien :

Fuir, là-bas fuir...

et c'était Mallarmé – le vrai ! – que nous entendions. Et je voudrais dire pour certaines personnes qui ne sont point sous ces troènes et qui pensent volontiers que la poésie est née avec Baudelaire et qu'elle s'est épanouie avec Mallarmé, qu'il s'agit là d'un appétit qui était, pour le moins, plus ancien que ces poètes, et qu'il n'est, sans rechercher plus loin, que de rappeler l'ignorant qui ne savait que son âme et qui, pour fuir le monde où il s'ennuyait, s'écriait déjà :

*Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !*

Ce sentiment n'est point nouveau ; aucun sentiment n'est nouveau ; et si l'on pensait en découvrir un qui fût radicalement neuf, il y aurait fort à craindre qu'on ne fût comme ivre et qu'on ne rencontrât en lui qu'une manière de chimère. Les hommes ont encore deux pieds ; ils ont toujours le même cœur et la même tête. Ils ont toujours les mêmes pensées et les mêmes songes dans la tête et dans le cœur.

Ils marchent sur une vieille route ; et les poètes, en chantant, la foulent avec eux. Certains pourtant de ces joueurs de flûte, abandonnent parfois le cortège ; et puis fatigués de chercher en vain des chemins nouveaux, ils reviennent parmi la foule ; mais, pour qu'on les regarde, ils marchent sur les mains.

Quand on marche sur les mains, on n'est point à l'aise ; on ne va pas très loin ni bien longtemps, et, si l'on porte quelque menu trésor dans la poche, il tombe tristement sur le pavé.

Et je me permettrai de dire à ceux qui marchent sur les mains, parce qu'ils veulent seulement qu'on les contemple et qu'on les applaudisse, que s'ils pensent que leur méthode est originale, ils se trompent. Ils ne nous donnent qu'à rire. Ce ne sont que de pauvres copistes et de malheureux plagiaires, par la bonne raison qu'un homme qui marche sur les mains ne fait jamais qu'imiter tous ceux – et ils sont innombrables – qui marchent sur leurs pieds.

FIN

L'ETOILE DE POCHE de TRISTAN DEREME

est le *cinquième* ouvrage de
la collection des *Belles Heures*,
qui comprendra douze petits livres.

Marque
gravée sur bois par
M. Llano-Florez

ACHEVE D'IMPRIMER
Composé en caractères Garamond.
Achevé d'imprimer le 30 avril 1929 dans l'imprimerie
Boosten & Stols à Maastricht.

La présente édition, qui constitue *l'édition originale*
de l'ouvrage, est limitée à 480 exemplaires
dans le commerce, ainsi répartis :
30 sur papier du Japon, marqués de A à Z et de AA à EE, contenant chacun
une double suite de la gravure sur japon et sur hollande ;
50 sur papier de Hollande "Pannekoek", numérotés de I à L, contenant
chacun une suite de la gravure sur papier français ; et
400 sur papier vélin anglais, numérotés de 1 à 400.

En outre, il a été tiré hors commerce quelques exemplaires sur les trois
papiers, marqués H.C.

No. 209



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

L'étoile de poche

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9691792q>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. L'ÉTOILE DE POCHE
3. À propos de cette édition numérique